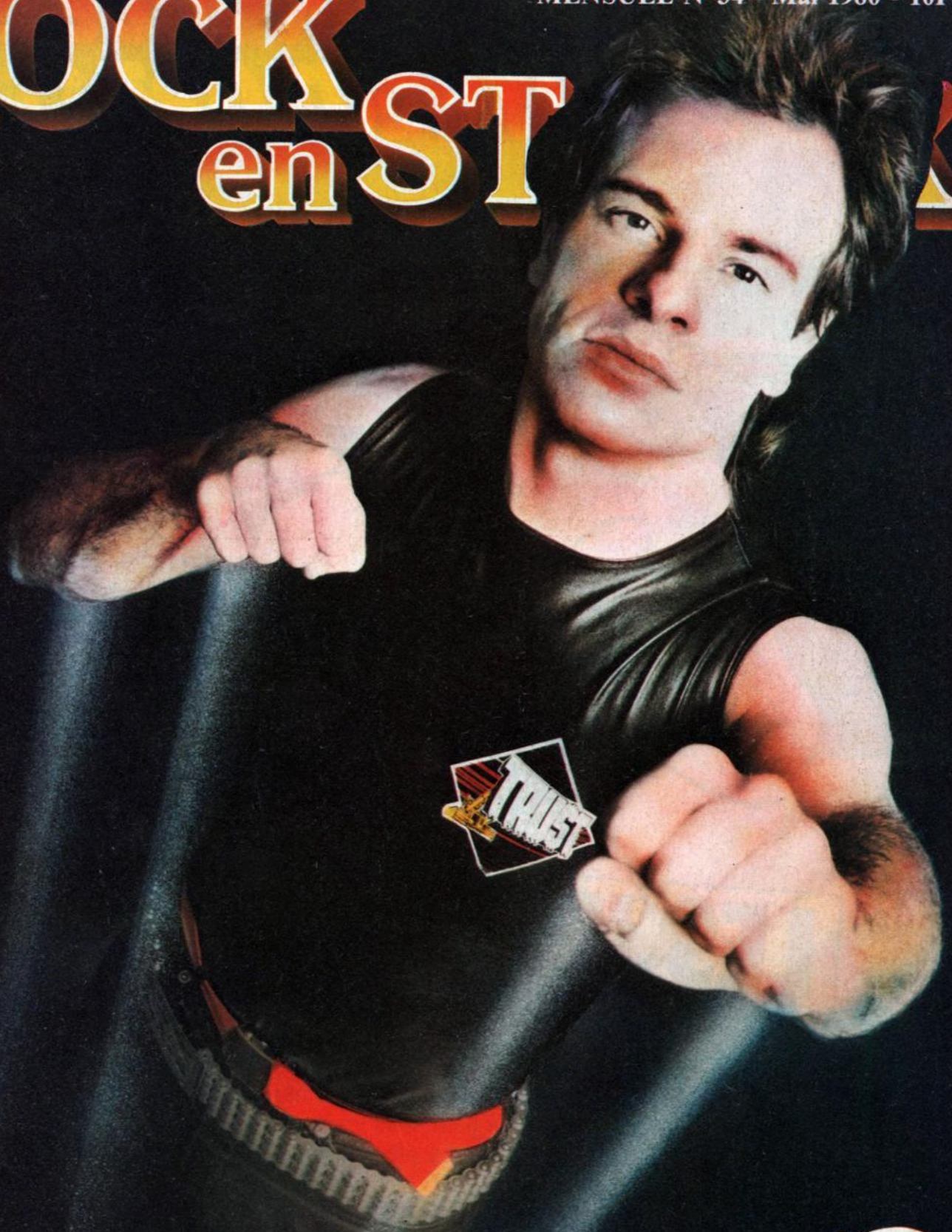


ISSN-0152-125X

ROCK en ST

MENSUEL N°34 - Mai-1980 - 10F



GUEULES DE ROCK

M.2512 - 34 - 10 F

Bernie de TRUST

Photo : Belle Journée en Perspective / G. Gulland

French... French music... French music par excellence

Week-end Millionnaire

Leur Nouvel Album

Warner Bros 56758

Disponible en K7



DISTRIBUTION
wea

filippacchi music
A Warner Communications Company
70 Avenue des Champs Elysees 75006 Paris

T-shirts: 41.00 F
Sweat-Sh: 80.00 F
Blousons: 80.00 F
Badges: 5.00 F



281 53 93

jour et nuit

Sur ce numéro de téléphone, un répondeur vous informe toutes les semaines des nouveautés du disque.

Il vous donne aussi le prix Melinda K qui vous permet de les commander immédiatement.

Bien sûr nous tenons toujours à votre disposition notre catalogue général ROCK, VARIETE FRANCAISE, ainsi que notre catalogue JAZZ.

Pour finir, nous avons aussi un catalogue de T-SHIRTS, SWEAT-SHIRTS, BLOUSONS NON TISSES et BADGES dont voici quelques extraits.

AC/DC

T-Shirts: 35.00 F
Sweat-Sh: 72.00 F
Blousons: 72.00 F
Badges: 5.00 F



PRETENDERS



THE BEAT

DITES NYLON! VOUS AVEZ DIT NYLON!

T-Shirts: 37.00 F
Sweat-Sh: 76.00 F
Blousons: 76.00 F
Badges: 5.00 F



TAILLE: Small - Medium - Large
Si la taille n'est pas indiquée, Médium d'office.
Port gratuit.



T-Shirts: 66.00 F
Sweat-Sh: 130.00 F
(IMPORT GB)

Pour commander:
Indiquer vos noms et adresses
Joindre votre paiement à l'ordre de Melinda K.
(Voir Tarif).

MELINDA K 4 RUE PETRELLE 75009 PARIS



ROCK en STOCK

MAGAZINE INTELLIGENT ET SEXY

Directeur de la Publication
PAUL PUTTI

Rédacteur en Chef
JOSÉ ALVARADO

Comité de Rédaction
PAUL PUTTI
JOSÉ ALVARADO

Directeur Technique
EVELYNE PUTTI

Conception artistique
FRANÇOIS PLASSAT

Journalistes
AXEL
LUC BONNET
JEAN-MARC CANOVAS
THIERRY CHATAIN
J.J. JELOT-BLANC
FRANÇOIS O'BORN
PASCAL VIEL

Photographes
PHILIPPE AULIAC
GILLES BASCOP
JACQUES BENAROCH
PHILIPPE LEMIRE
FRANÇOIS O'BORN

Publicité
EVELYNE PUTTI
Assistant publicité
THIERRY AUBRUN

Relations NMPP
EVELYNE PUTTI
SYLVIE BROUENS

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by « Pour l'Organisation de la Libre Ecoute ». Commission paritaire n° 59533. Dépôt légal à la parution. Distribution NMPP. « Rock en Stock » est une publication des Editions « Pour l'Organisation de la Libre Ecoute ». Les documents reçus sont conservés par la rédaction et ne sont pas rendus à leurs expéditeurs. Leur envoi implique l'accord sans réserve d'aucune sorte pour leur publication libre. D'autre part tous documents remis à un tiers ne figurant pas sur notre liste propre du comité de rédaction ne représentent en aucun cas une garantie. Les prix, le cas échéant, peuvent être soumis à de légères variations. La reproduction des dessins, textes, photographies ou illustrations de ce présent numéro est interdite pour tous pays et ceci sous quelques procédés que ce soit, sous peine de poursuites judiciaires.

Service Abonnements :
EVELYNE PUTTI

ROCK EN STOCK
Rédaction, administration, correspondance :
1, rue Royale
78000 Versailles
Tél. : 021.22.44/021.25.68.

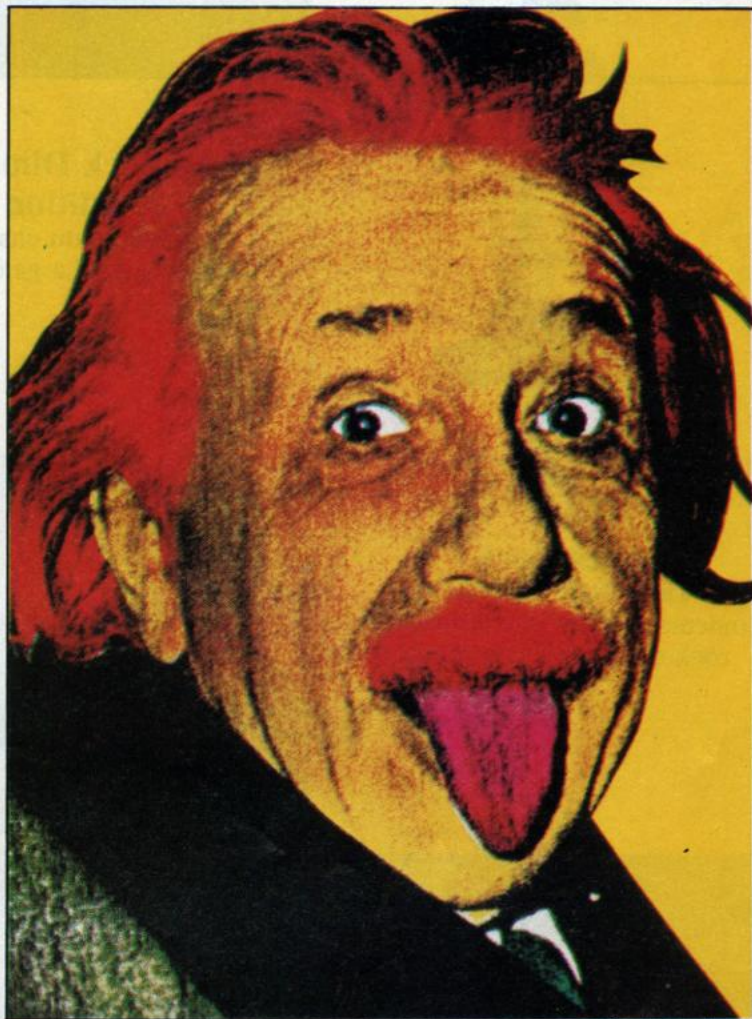
Abonnement annuel : France 100 F Etranger 120 F
Photocomposition : PSP Tél. : 808.44.80.

EDITO ROCK

Etre rock ou ne pas l'être...
voilà la question !

Sommes nous rock, êtes-vous rock ?... être rock n'est pas qu'une affaire de blousons et de chaînes de vélo, ça c'est une vision un peu trop primaire du monde rock... lorsque nous pensons « rock » à Rock en Stock, c'est dans un contexte beaucoup plus large, car le rock n'est pas qu'une musique pour initiés, c'est bien plutôt la façon d'être, d'agir, de penser, de vivre d'une génération qui a été bercée par ce fameux rythme binaire. Plus que la raison, c'est l'instinct, plus que le calcul, c'est le feeling qui nous guident tous, dans tous nos actes, même les plus quotidiens, les plus anodins. D'où la difficulté d'enfermer le rock, et la génération qui en est issue, dans un cadre précis, unique, puisque par nature il est/nous sommes insaisissables, contradictoires, voire illogiques, surprenants, en perpétuel changement, donc en conflit avec tout ce qui est établi, immuable... ce qui a été un jour, n'est pas forcément ce qui sera demain. Et chacun agit/réagit selon son code personnel, son monde intérieur, loin des slogans de masse et des chemins droits bien tracés.

Laissons le dernier mot à Albert Einstein, savant (rock avant la lettre !) dont la pensée qui suit résume ce que nous avons voulu faire dans ce numéro (et le prochain) sur le thème « rock », et définie, mieux qu'un grand discours, ce que « rock » veut dire pour nous :



« L'imagination est plus importante que le savoir. »
Albert Einstein

S DE Rock!

SOMMAIRE :

28 Gueules de Rock

Ils sont le summum de l'expression rock. Leurs visages sont le miroir de toute la magie et de toute l'émotion contenues dans leurs musiques.

Ils sont le rock 80.



34 Sex & Drug & Rock & Roll

Trois mondes particuliers, différents, mais intimement liés quand même. Une grande histoire dont voici le premier volet ; Rock'n'Droque.



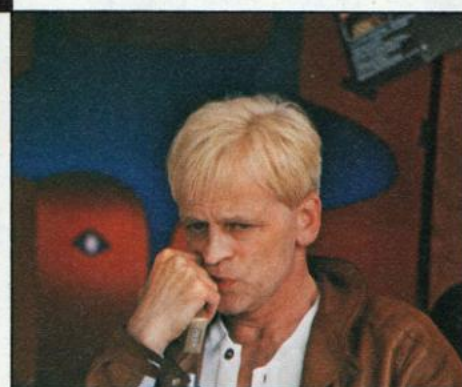
48 Rock et B.D.

Une main plongée dans une bibliothèque où dix ans de B.D. ont laissé ça et là des souvenirs amusés.

Klaus Kinski

56

« Tout homme est un gouffre. Y plonger le regard donne le vertige ». Quelle meilleure définition pourrait-on donner de cet acteur fascinant qu'est Kinski ?



Disques

61

comme s'il en pleuvait : Zappa. Nina Hagen. Public Image. Odeurs. Aerosmith. Shakin' Street. etc...



■ Souvenirs d'en face (suite) :

Les années 80 sont là, et notre héros s'y plonge sans retenue.

■ Sex & Drugs & Rock & Roll (deuxième volet) :

Le rock n'a pas que des connections avec la drogue, il a aussi des relations (!!) avec le sexe.

■ **Cinérock** : D'Elvis Presley à John Travolta, une longue histoire d'amour entre rock et cinéma.

■ **Rock de l'Est** : Derrière le rideau de fer, ça rock dur !.

■ **Europe Rock 80** : Le plus grand festival de rock français au Monde !!

■ et une multitude de mini-articles qui ont pour sujet :

Les rock critics, les festivals rock, les transports rock, les clubs rock, les disc jockey rock, les voitures rock, les motos rock, les pionniers du rock, les journaux rock, les livres rock, les appartements rock, les disquaires rock, les hôtels rock, les photographes rock, etc...

1^e EDITION**ROCK DIMANCHE**1^e EDITION**LA GROUPIE
DES CLASH
PARLE !****des révélations étonnantes !!****NOTRE REPORTER
L'A FAIT PARLER.**

Paris appelle...

Miss — C'est pour quel mois l'article ?

J.M. — Le mois de mars.

Miss — Tu me demandes si j'ai connu les Clash ?

J.M. — Voilà.

Miss — C'est au mois d'avril ou au mois de mars... Avec les Subway Sect au Palais des Glaces. Le manager des Clash s'occupait aussi des Subway Sect. C'est complètement dément, ouais, ouais... Ils ont eu du succès, bien sûr à Paris. Ainsi le lendemain ils partaient au Mans. Moi, je connaissais Mick Jones avec le tour ANARCHY en Grande-Bretagne. Ils y participaient avec les Pistols, Buzzcocks, Heartbreakers, Clash...

J.M. — C'est dément ça, ouais, ouais...

Miss — Ouais, j'avais connu Mick Jones et quand les Génération X sont venus, je m'étais « branchée » avec le bassiste. Le bassiste est toujours un copain de Mick, donc après le concert ma copine et moi sommes parties leur parler. Pas forcément... juste comme ça, tu vois pas pour se les faire ou n'importe quoi, juste parce qu'ils étaient

J.M. — Tu étais toute seule ?

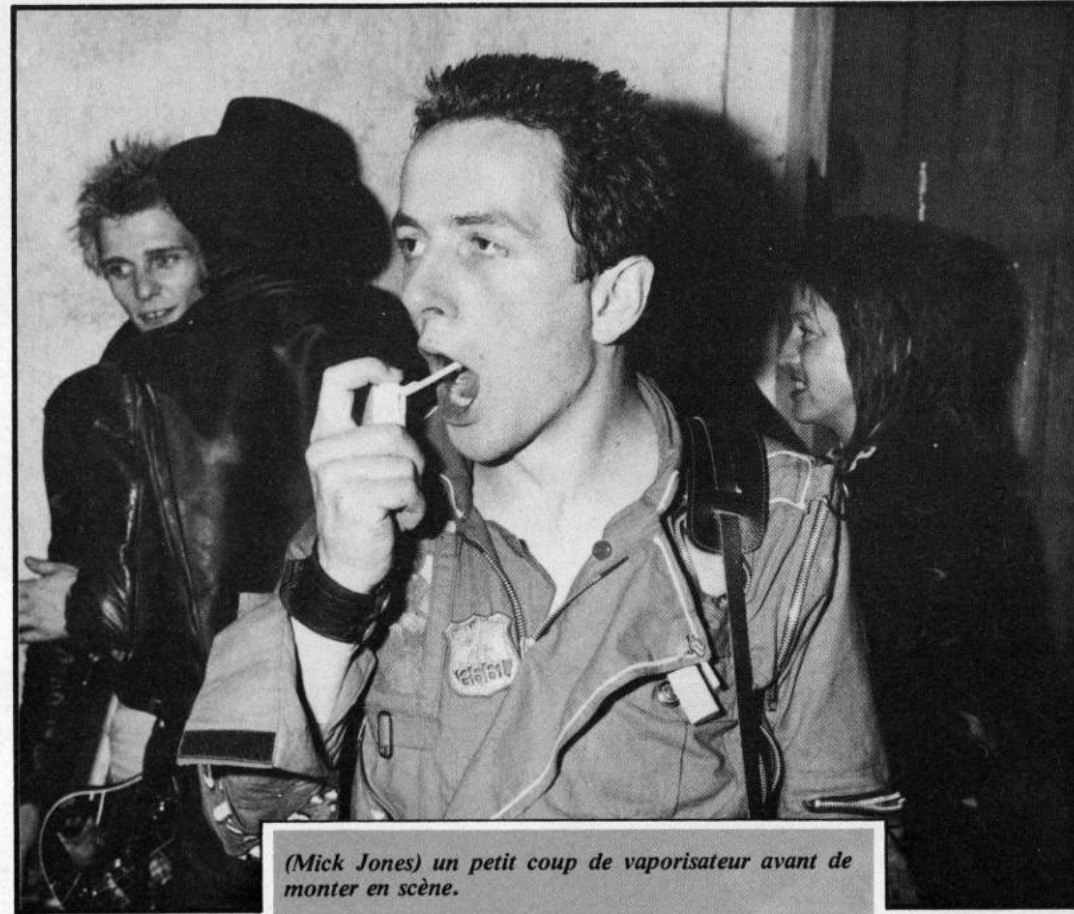
Miss — Oh, la, la, STOP. STOP. STOP.

J.M. — Tu étais toute seule. (Voilà).

Miss — Non, avec un copain qui connaissait Mac Laren et sa copine. Il y avait une journaliste américaine qui écrit dans plusieurs canards, L. Robinson. C'est le genre... Légende de photos : « D. Johansen dans les bras... ». C'est la Miss Américain dimanche. Elle avait descendu les New York Dolls et Mac Laren ne pouvait pas... Enfin, il se souvenait très, très bien. Donc quand on est arrivé, elle présentait un truc sur les P.U.N.K.S. ; bien sûr pour les ricains, c'était le zoo. « Je suis Miss Robinson, na, na, na... » complètement hystérique. Mac Laren disait : « Qui sait cette conne... »

(???) Le plus drôle, c'est qu'avant le concert, je discutais avec J. Rotten et que cette conne voulait se faire prendre en photo. Lui, il se poussait vers moi, et impossible de centrer la photo. Enfin, on a fait toute la salle en se poussant sur les tables. Elle n'a pas réussi.

J.M. — Comment se comportait Rotten ?



(Mick Jones) un petit coup de vaporisateur avant de monter en scène.

En fait, il a séparé deux copains, pour enfin dissoudre le groupe. Il voulait leur donner une image... Bof.

J.M. — Un peu comme Mac Laren ?

Miss — Oui si tu veux, c'était dégueulasse... Enfin plus rien.

J.M. — Ils ont fait un 45 tours ?

Miss — Oui... Long silence.

J.M. — Qui t'as apparu avec le plus de personnalité chez les Clash ?

Miss — C'est difficile... de scène en studio c'est Jones et Strummer. Simonon est peut-être mignon, mais... Enfin c'est comme le batteur. Je ne sais pas.

J.M. — Oui et alors ?

Miss — C'est difficile à dire, celui qui me branche le plus c'est Strummer, mais c'est pas pareil... Il est vachement... Jah/Jah/... La conversation est interrompue. La suite de notre programme dans quelques instants...

suite page 14

vraiment branchés. Après nous sommes partis vers le Gibus, avec les Subway Sect. Le lendemain, ils jouaient au Mans et... « Venez si vous voulez... ».

J.M. — Oui...

Miss — Le voyage en bus était super. Au Mans les S. Sect n'ont joué que deux morceaux ; ils n'arrivaient pas à s'accorder. Mick Jones est venu jouer avec eux... La soirée s'est finie à l'hôtel, ensuite on a passé trois jours à Paris. On dormait avec eux à l'hôtel... En fait tous les français ont « flashé » sur les Clash. Les Clash, ils jouaient au Rainbow un mois après et je crois... Oui, une trentaine de mecs de Paris sont partis à Londres.

J.M. — Oui, il fallait quelque chose d'excitant, les Clash c'est de la dynamite sur scène, du speed... De la putain d'ENERGIE.

Miss — Oui, c'était de l'énergie, c'est encore plus de l'énergie.

J.M. — T'avais pas « trop » l'impression d'être une groupie ?

Miss — Non, je ne sais pas. (Elle allume une cigarette). Groupie pour moi, c'est une nana qui se fout de la musique. Elle veut simplement se montrer avec « quelqu'un ». (Silence). Alors que moi avant tout, j'aimais les Clash. Je suis peut-être une groupie parce que je me suis « fait » l'un des Clash... Mais c'est la musique qui me branchait vraiment, les mecs aussi...

J.M. — C'est...

Miss — Strummer... Mais ça, il n'y a pas besoin d'en parler. Moi je ne me considère pas comme une groupie. Ils nous branchaient vraiment, moi j'aimais les Clash musicalement, sur scène et hors scène.

J.M. — Tout cela s'est passé en 1977, que faisais-tu en 1976 ?

Miss — Je suis arrivée à Paris, moi j'ai entendu les Clash et tout cela en 76... Juillet 76. C'était une bande que l'on m'avait donnée avec Pistols, Clash, Buzzcocks, etc... Mais c'était du « Bruit ». Après je suis partie pour Manchester. (Les secousses recommencent brancher-vous force 7...), le concert commençait à 8 heures, cela faisait 4 heures d'attente. C'était au Circus, une petite salle, mais le « Flip ». J'ai picolé avec J. Rotten. C'était génial (???)

J.M. — Tu parlais bien l'anglais ?

Miss — A l'époque pas du tout. Je comprenais tout, puis petit à petit à force d'aller en Angleterre... Enfin, maintenant je me fais comprendre. Mon accent est pas terrible ? Chut.

Miss — Il est flippé. Quand je suis arrivée dans la salle, personne ne s'occupait de lui et... Strummer jouait dans un coin, Steve Jones jouait de la batterie et Paul Cook de la guitare sur scène pendant des heures. Rotten dansait devant la scène, toujours ce Skank et ce n'est pas un con qui joue un rôle, mais plutôt un parano. A la fin il était dans un coin, la tête entre les jambes dans le noir. Il n'est pas con du tout.

J.M. — Non, il est pas con du tout, bien au contraire.

Miss — Vicious était dans la salle avec une « Bande » de copains. Il était très virulent. En fait, c'était le Tour de la galère. On a été le lendemain au concert des Dammed, mais les Dammed étaient trop chiantes alors ils jouaient dans un pub. Vicious était vraiment irresponsable, mais j'aurais voulu le connaître... Voilà.

J.M. — Ouais, c'est en 1976... Après tu as été...

Miss — Oui, je suis revenue à Paris pour voir si quelque chose se passait. Mais rien n'est arrivé... si des concerts. Mais c'était différent, à Kings Road c'était « GEANT » avec tous les Punks, cela faisait peut-être 6 ou 7 mois que cela durait. Des boutiques avec des pompes à 20 balles, et des fringues vraiment délirantes... Non, c'était pas le punk « mode » comme maintenant, plutôt outranciés. Tu sais, on s'écrivait avec les autres, c'était très, très sympa.

J.M. — Ils trouvaient le temps d'écrire ?

Miss — Oui, dans les hôtels, tout ça... Tu sais il répétait vraiment Keith Levene. Oui, il était avec les Clash, imagine trois guitaristes. En décembre 1978 on pouvait voir, Keith Levene, guitare. Pianiste, celui de Patti Smith. Richard... Et le batteur Rat Scabies. Le bassiste, je ne sais plus... Quand au chanteur, et bien un chaque jour. Le roadie lui même chantait du Rock'n'Roll. C'était génie... Le FUN. C'est ensuite qu'on a connu les Slits.

IL EST QUESTION DE HORS PROPOS.

Miss — Ah... Le guitariste de S.S. vivait avec nous. Si, si, même que les Subway Sect... Enfin, il faut les voir sur scène.

J.M. — Tu as des nouvelles ?

Miss — Quand les Clash ont lâché Bernard le manager, Bernard s'est rabattu sur les S.S.

TRUST :

Les déclarations fracassantes du leader à Chorus

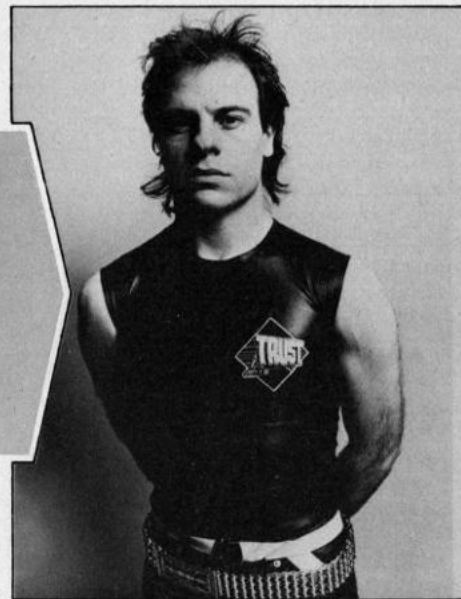


Photo : Belle Journée en Perspective

Chorus un certain mardi pour l'enregistrement live. Télévision oblige...

J.M.C. - Socialement important Trust ?

Trust - On cherchait un nom à résonance anglo-saxonne parce qu'on avait la ferme intention d'aller jouer de l'autre côté. C'est maintenant confirmé... Un Trust c'est l'idée de puissance, tu as raison.

J.M.C. - Par rapport aux paroles, il n'y a pas un paradoxe ?

Trust - Non pas du tout, on ne cherche pas à faire un rapprochement. Je crois que ce sont deux choses différentes qui n'ont rien à voir.

Trust-Information.....

J.M.C. - Tu peux écrire tes paroles en fonction de « ça » ?

Trust - Ouais...ouais voilà, en fonction de ça, en lisant des journaux, en voyant des « choses ».

J.M.C. - Je me suis rendu compte de ton mépris pour les gens, tu peux t'expliquer ?

Trust - Je pense que cela vient du milieu social et puis tu sais quand tu grandis dans ce milieu, tu prends beaucoup de coups dans la gueule... Je donne les coups avec plus de vice, et... je suis très méfiant vis à vis des gens.

J.M.C. - Parlons social, il est vraiment difficile de pénétrer dans ta cité ?

Trust - Non, il se passe une chose c'est que ... Bon on a eu quelques ennuis à Nanterre. Quand tu dis des choses sur les syndicats, sur des choses acquises, tu rencontres des problèmes. Mais au niveau des mecs qui habitent dans la cité, il n'y a pas de problème. Il faut être conscient que « ces » mecs viennent à nos concerts. D'ailleurs on a fait un concert à Fleury-Mérogis pour 120 détenus enfin on fait un tas de choses pour ces gens là. J'écris des faits sociaux donc obligatoirement politiques. Mais on fait pas de concert de support pour des formations politiques. On ne cédera JAMAIS à ça. Je veux dire que je possède pas une carte politique, et que je ne vote pas. Dans mes paroles il n'y a pas de MESSAGE ni de conduite à avoir. Libre à vous de penser.

J.M.C. - Tu soignes ton image ?

Trust - Non, pas du tout. Pour moi, c'est vraiment secondaire et je ne suis pas dans cette « vague ».

Mais tais-toi. Il fait... On a l'impression que c'est un ours, vachement froid et... Mais il est vachement ouvert, vachement profond.

J.M. — Tu sais ses occupations avant les Clash ?

Miss — Strummer ? Avant il était au 101^{er}. A une époque il avait les cheveux là... (Pas-sons). Je sais qu'il vivait avec un copain. Ah, oui ils n'avaient qu'un seul disque : Abba.

J.M. — Il écoutait que ça ?

Miss — Ouais.

J.M. — C'est trop ça... Et comment vois-tu l'évolution de leurs albums ?

Miss — Bien. Le deuxième je l'ai trouvé trop bien fait. Les morceaux sont déments. Le premier est spontané et... Tu sais le deuxième a pris un temps fou. Peut-être un peu hard, bof... C'est le producteur qui commande un peu. Le troisième c'est l'album que l'on pouvait attendre des Clash. Le double, moi je l'aime vraiment. Oui, beaucoup.

J.M. — Aux U.S.A. cela se passe bien, non ?

Miss — Oui, mais c'est un succès relatif parce que pour avoir du succès là-bas, il faut être très, très, très « gros ». Comme un Big Mac. (???)

Mec — Tu as vu les Yéyés à la télé ? Et bien aujourd'hui ce n'est pas possible qu'il se passe un truc comme les Yéyés, parce que les gens sont trop bourgeois. Ils ont trop de « Blé ».

Mec — Aujourd'hui ils ont du blé et ils font des trucs... Miss écoute : Maintenant c'est Neuilly et le 16^e, il suffisait de voir le concert de Madness tu aurais compris.

Man — On va bouffer ?

Mec — En ce moment je bouffe pas moi... Non, je bouffe pas à midi. C'est religieux.

Man — Arrête, tu ne peux pas tenir sans bouffer, et encore moins sans boire.

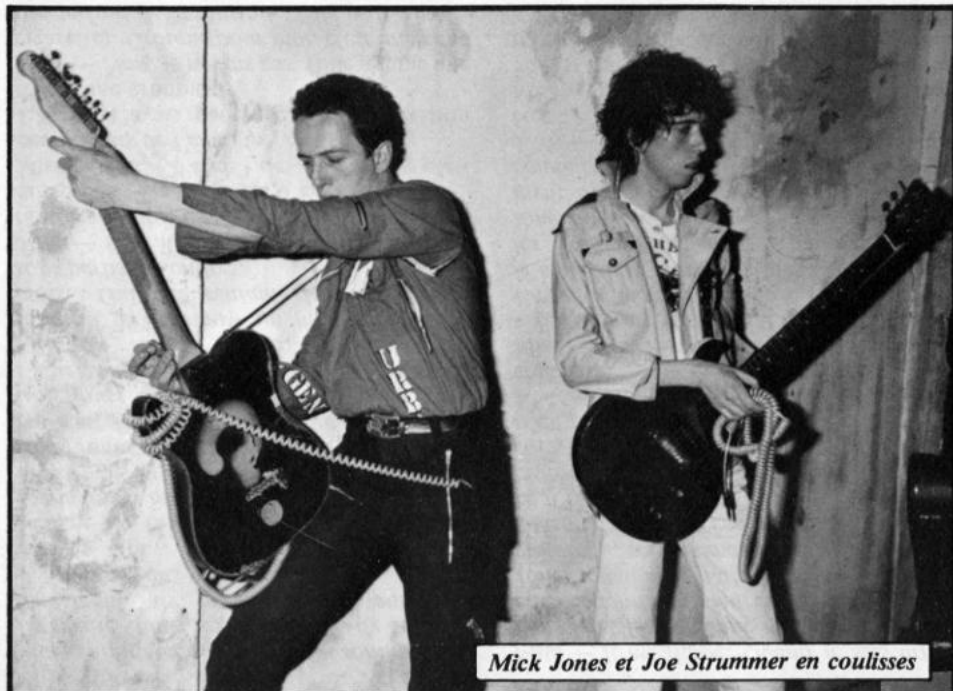
Le magnéto décroche pour quelques minutes, je pensais que l'interview pouvait s'arrêter là... Mais...

IL EST TOUT A FAIT QUESTION DES CLASH.

Ne dites pas ouf.

J.M. — C'est un groupe d'énergie ?

Miss — Oui, avant leur premier concert ils répétaient pendant des heures. Tous les jours de 3 heures à 8 heures, plus de la cul-



Mick Jones et Joe Strummer en coulisses

Photo : Belle Journée en Perspective

J.M.C. — Si le deuxième album ne marche pas, quelle conclusion tu chercherais.

Trust — Je ne sais pas du tout. Il sourit amèrement. Non le deuxième marchera deux fois plus vite, pour la bonne raison que les textes sont plus forts et puis la musique plus hard.

J.M.C. — Ce n'est pas une notion de facilité de parler révolution en étant dans une situation plus à « l'aise » ?

Trust — Non, non, il se passe une chose, c'est que quand tu fais ce métier tu dois faire des concessions. La seule chose qui ne doit pas changer c'est ce que TOI tu penses dans ta tête. Je tiens à préciser que tout ce qui se passe sur Trust, c'est ce qui se passe aux États-Unis pour n'importe quel groupe. Je souhaite que ce soit identique pour TOUS les groupes français. Cela devrait être normal, l'aide c'est très important. La maison de disques a tout compris, tant mieux.

J.M.C. — Vous partez pour Londres ?

Trust — Oui on part samedi pour une durée d'un mois et demi. Les traductions anglaises vont être réalisées par le chanteur d'A.C./D.C. On pourra peut-être faire quelque chose avec eux, enfin on verra. Je pars au café avec toi attends moi...

Il devient de plus en plus difficile de s'entendre à Chorus... Tous au bar, bye.

J.M. Canovas

Monsieur IN

Si t'es pas IN, t'es OUT, quelle histoire. Enfin vendredi soir, ouf... Monsieur IN enfle son imper beige et se dirige vers la sortie. Il va pouvoir enfin prendre sa 125 Yamaha pour s'évader dans Paris. Quel rêve pour lui l'oxyde de carbone.

— « Monsieur IN venez me voir deux minutes ».

— « Oui, bien sûr Monsieur OUT ».

Mais que peut lui vouloir Monsieur LUNCH. Allez savoir...

— « Monsieur IN j'ai entendu parler des Bains Douches, vous pensez que je peux amener ma petite... Enfin vous comprenez ? »

— « Non, je ne pense pas, il y a trop de monde que Monsieur connaît. »

— « Ah, bon ? Alors bon week-end, j'irais au Palace c'est plus intimiste. »

— « Bon week-end monsieur ».

Ainsi Monsieur IN peut pratiquer son sport préféré les Bains et Douches. Le voilà dehors sous une pluie fine, d'un geste rapide et souple, il déplit son parapluie noir. Hop, quelle classe. Il y a quelque chose qui devient gênant avec ce temps, c'est de salir les souliers en cuir. N'est-ce pas Monsieur IN ? Après cette courte promenade, il retourne vers Neuilly, sa ville de prédilection. La porte s'ouvre pour laisser apparaître un filet de lumière. Oui, je reconnais les néons rouges et blancs posés par Monsieur Novo, le locataire du 3^e. L'appartement est très joliment décoré : une magnifique chaîne Akai,

des plantes vertes, un magnifique living blanc et quelques meubles clean dans la chambre. Dans la salle de bain de marbre se prépare une jol(e) personne, travelo ou traveling, allez savoir. Je reconnais une odeur épicée d'herbes de provence... Vite, il faut aller vite, la boîte va bientôt ouvrir. D'un geste rapide, il déploie son costume de bain, et décroche une cravate sombre. Il a fait le bon choix dans le Matin Magazine. Le plus cher bien sûr, puisque c'est la qualité. Il n'est plus question de prendre la moto, mais le métro underground. Monsieur IN frémit de plaisir. Il va enfin pouvoir « s'éclater ». Le dernier Jacno lui a fait le plus grand bien, c'est sûrement une nouvelle psychanalyse... Il y a beaucoup de monde, mais il est vraiment heureux de voir sa propre image répétée à l'infini. L'homme aux deux cent visages identiques. Oui, il ne se sentait plus seul, Orphan lui avait appris beaucoup de chose sur la beauté des gens et de la télévision. Dans la piscine, l'atmosphère était très calme, une forte humidité statique enveloppait Monsieur IN dans un nuage. Il allait savoir quel disque il pourrait acheter demain. Jacno se balladait en triangle dans le sous-sol, et l'ombre de Pacadis se fit de

IL EST QUESTION DE REPOUDRE CLAIRE- MENT

J.M. — Tu étais à la fête Rouge ?

Miss — Oui.

J.M. — Et...

Mec — C'était leur meilleur concert.

Miss — Cela leur a pas plus de jouer « là-dedans ».

Mec — Ils comprenaient rien, Ah, ahhhh...

Miss — On ne leur a rien précisé du tout. Tu piges ?

J.M. — Ils refusent d'être intégré dans un mouvement. C'est tout.

Man — Ils sont pas communistes eux ?

Miss — Non???

Man — Tiens leur meilleur disque, produit par Lee Perry, et cela ne s'entend pas. Il faut de la personnalité, Jah..

J.M. — Oui, oui, génial.

Mec — Quoi ? mais écoutez l'écho, tu verras, c'est pas le premier connard qui a fait ça.

J.M. — ouais, ouais, dub, dundub...

Man — Et, c'est normal qu'ils écoutaient du Reggae, il n'y avait que ça.

Mec — Tous les gens intelligents écoutent du Reggae

Miss — Il paraît que Strummer avec Palmolive en 74/75 écumaient les clubs de Reggae. Deux personnes blanches dans un concert de rastas, mais ils se faisaient jeter. Il est sorti avec Palmolive pendant deux ans.

Man — Il devait sentir bon ?

Miss — ???????

J.M. — ???????

J.M. — Au fait, on peut boire un peu ?

Miss — Tu prépares une thèse sur les Clash ?

J.M. — Oui, et pourquoi pas ? La conversation tourne sur autre chose et c'est pas plus mal.

Man — Tu as séché les cours ou quoi ?

J.M. — Chut...

Man — Eh, men le mouvement punk est très éphémère.

Miss — Bien sûr en France cela se produit maintenant. En Grande-Bretagne c'était au concert des Pistols. En France c'est une mode.

Man — Des mods ?

Miss — Non, une mode, alors que là-bas c'est quelque chose.

ture physique. Leur concert c'est la « claque », parce qu'ils sont vraiment très bons. J.M. — Ils n'ont pas changé de « Look » ? Miss — Non, au début des fringues punks, puis des fringues Clash et enfin du « Strait ».

J.M. — Quand ils ne font pas de concert, ils répètent ?

Miss — De quatre à sept heures, je pense.

J.M. — Ils vivent en groupe ?

Miss — Non. Ils galèrent beaucoup moins. (Vous allez bientôt savoir pourquoi !)

J.M. — Le contrat avec la maison de disque...

Miss — Je ne sais rien. Si...

J.M. — Quoi ?

Miss — Ils ont touché 100 bâtons, et les Pistols que (!!!) 80.

J.M. — C'est énorme, mais j pense pas que ça se reconnaisse.

Miss — Ils ont du bon matos, et des coutières, des secrétaires... Tout leur « blé » passe par là, et puis ils sortent... Je pense qu'ils en profitent bien.

J.M. — Paris est annoncé pour le mois de mars ?

Miss — Oui je pense que c'est au Palace. Au Bataclan même une semaine se serait super. Strummer est toujours malade à Paris, c'est bizarre.

J.M. — Y a-t-il eu quelque chose de fait avec Keith Levene ?

Miss — Non. Mais Keith sur scène c'était génial ; imagine il se jetait dans tous les sens. En fait ils l'ont viré parce que... Enfin c'est un bon copain à eux. Il n'est pas parti tout seul, ils l'ont viré. C'est tout.

J.M. — Ils ont viré leur manager ?

Miss — Oui, je ne me souviens pas pour quoi. Une histoire « d'influence » sur le groupe. Je ne me souviens pas.

J.M. — Ils sont seuls maintenant ?

Miss — Un moment c'était la nana de Simon : C. Coon. Mais ce n'est plus cela.

J.M. — Ils sont vraiment aimés en Angleterre ?

Miss — Ils baissent un peu... Oui, ils sont trop partis aux States. La photo du disque et à l'intérieur c'est photos par ici, photos par là. Les anglais sont un peu gênés.

Le téléphone sonne.

Miss — Allo, oui... Pssstttt...

Propos et hors propos, recueillis par J.M. C. traduction : J.M. C.

Collaboration : Miss, Man, Mec, Panasonic, Marlboro, Lee Perry album...



plus en plus évidente... Monsieur IN penchait la tête de temps en temps pour écouter la musique délicate. Son verre d'alcool de menthe s'évapora dans l'odeur de chlore et... Il voulait maintenant s'accrocher au fil électrique et se confondre dans l'eau claire de la piscine. Il savait que la semaine était très précise, avec les rendez-vous d'affaire et les bains tures. Il savait aussi que sa voiture était en vente à cause du OUT. Il savait tout cela mais il refusait ce soir d'y penser et la musique était si belle...

4 heures du matin, il fallait partir. Oh, grande tristesse, pourquoi n'avait-il pas encore acheté son Solex... Monsieur IN pleurait seul, car ses images partaient se confondre dans la nuit de Paris. L. Temoïn

Le "menu-plaisir"



Big Mac



Coca-Cola



Mc Donald's c'est très bon sur place.

JELO, IL S'EST COUPÉ LES MOUSTACHES POUR MEUX JOUER DE LA GUITARE.



MICKEY, IL A LAISSÉ TOMBER LE RUGBY POUR DEVENIR BASSISTE GAUCHER.



TAXI-GIRL

le chanteur s'ouvre les veines en plein concert



Photo : Belle Journée en Perspective

J.-M. C. - Alors enfin sorti ce maxi ? Taxi Girl - Oui, on a eu des tas de problèmes avec les maisons de disques. On a des tas d'idées, mais difficile à réaliser. Maintenant « ils » ont un peu plus confiance. Maintenant on a deux mois pour choisir un titre et les textes du 33 tours. C'est un contrat « intéressant » sans plus, ni moins.

J.-M. C. - Le chanteur n'est pas là, alors racontez-moi cet initiative au concert des Talking Heads ?

T. Girl - C'est d'abord une légère incompréhension vis-à-vis du public et puis c'est quand même une réaction individuelle. Ce soir-là, on avait tous les chemises rouges et un poster d'Hitler avec des moustaches Dali, les gens n'ont pas compris. (Tiens ?)

J.-M. C. - Enfin, vous avez quand même cherché la provocation.

T. Girl - Evidemment... Mais on ne la cherchait pas d'une façon aussi simple. C'était drôle, et puis c'était pas un portrait d'Hitler point final. C'était une réaction par rapport au premier concert. Je préfère une réaction négative que positive à la limite. (Pourquoi pas ?)

J.-M. C. - C'était une idée d'auto-destruction ou bien il savait qu'il ne risquait pas grand chose ? On a vu Sid le faire, et sous une autre forme Iggy, alors ce sont des plans « piqués » ?

T. Girl - Bien sûr qu'il risquait quelque

chose, il était dans un triste état. C'est pas la démarche de notre groupe, mais ça pourrait l'être. C'est une réaction de l'individu, nous on peut rien dire de plus. Il était d'accord avec lui-même...

J.-M. C. - C'est très bien, mais donner du sang au public, ce n'est pas le mépriser. C'est un moyen actif, alors que les moyens réactifs sont plus efficaces.

T. Girl - Monter sur scène c'est de la provocation... disons plutôt des sensations. On aime bien le trip S.F., je pense que c'est important pour notre comportement. On soigne notre image, mais pas dans l'optique année 50, je pense que maintenant c'est devenu « la tarte à la crème ». (Yes, sir). On vise pas non plus cette image... novö-Clean, nous on reste en dehors. On ne s'amuse pas comme les « Jeunes Gens Modernes » c'est tout. Comment font-ils semblant de s'amuser à partir de... c'est le principe : on s'amuse, mais on s'ennuie. (Dormir dans les Novo-tel-visions. Borel ?).

J.-M. C. - Si dans un, deux mois, on vous dit : Taxi girl c'est vendu à 50 000 ?

T. Girl - Et bien, on pourra s'acheter du matériel, faire des concerts... être un peu plus indépendants. On pourra faire des interviews. Rires général. Avant le Maxi, les gens nous ont trouvé une image, c'est-à-dire totalitaire et fasciste. On veut se démarquer de cette image d'arriviste, opportuniste. Le disque est un peu clean, mais on va faire un album beaucoup plus violent. L'argent alors peut devenir un moyen... d'expression, tout du moins je l'espère.

J.-M. C. - Bon... Vous avez donc jamais été « manipulé » par un mouvement politique ?

T. Girl - On a toujours été en marge de la scène politique. Alors là, il n'y a pas de problème. On n'est pas des nazis, ni d'aucun extrême, on est totalement en dehors. Les gens ne doivent pas faire d'erreur sur Taxi Girl, on veut pas être récupérés. C'est vraiment sympa de ta part de nous avoir laissé s'expliquer sur ce point.

8 heures du soir au bistrot à Pigalle, je peux vous dire que c'est la galère. Avec la pluie comme unique témoin je quitte les lieux désertiques...

« Man'quin »... « Trist'cocktail »... « Les yeux des amants »... écoutez cela et il vous sera très difficile de vous endormir, mais comme le plaisir ne va pas sans rien...

Jean-Marc Canovas

tissement est gros au départ, plus les bénéfices sont importants ».

Stewart commence alors à bâtir un projet, il a envie de monter son propre groupe. Il se sent stimulé par ce qui se passe en Angleterre, des tas de nouveaux groupes comme les Sex Pistols, les Damned ou les Clash défraient la chronique.

Au cours d'une tournée avec Curved Air, à Newcastle, fin 1976, un journaliste de « Sounds » l'emmène voir un groupe local, Last Exit, qui fait dans le jazz-rock. Stewart flashe complètement sur leur bassiste, en qui il voit une star potentielle. Son nom est Gordon Sumner, mais tout le monde l'appelle Sting. Stewart prend son numéro de téléphone, il a une idée derrière la tête.

Sting a vingt-sept ans. Il a passé la majeure partie de sa vie à Newcastle, dont il est natif. Adolescent, il a deux passions : la musique et l'athlétisme. Il apprend tout seul à jouer de la guitare d'abord, de la basse ensuite, en écoutant les disques des Beatles ou des Kinks. Mais quand arrive la mode du hard-rock, il décroche pour s'intéresser au jazz. Il se met alors à trainer avec tous les vieux jazzmen de Newcastle. Cela lui apporte de l'expérience, et une technique sans failles. Sa silhouette élancée et son éternel pull à rayures noires et jaunes lui donnent une allure d'abeille, d'où son surnom : Sting (en français : dard). Dans la journée, il est instituteur pour une classe de petits durs, et il passe le plus clair de son temps à les brancher sur la musique et à jouer au football avec eux. C'est aussi un excellent coureur de cent mètres. Il est champion junior de sa région, et troisième des championnats junior de Grande-Bretagne. Ce n'est pas assez pour le satisfaire : « Quoi que je fasse, il y aurait toujours eu deux types en Angleterre qui couraient plus vite que moi. Alors je n'ai plus voulu courir. Quand je fais quelque chose, j'ai besoin d'être le meilleur ».

Sa carrière musicale devient sérieuse avec Last Exit, qui joue un jazz-rock à la Chick Corea. Avec eux, il descend à Londres pour trouver une maison de disques. Sans résultat. Par contre, lui, à titre individuel signe avec Virgin un contrat d'édition pour ses chansons, ce qui lui donne confiance. Mais il n'abandonne pas son travail d'instituteur, car il a une famille à faire vivre ; sa femme, l'actrice Frances Tomelty et son fils, Tom.

Début 1977, à Londres, Copeland a mis l'idée de son groupe au point. Il s'appellera Police, et sera un groupe punk. Il a déjà trouvé un guitariste, Henri Padovani. C'est

devant une salle bourrée de punks, il déclare : « Bon, on va vous faire du punk-rock. Ça veut dire que les paroles sont débilés et la musique nulle ».

Pour survivre, Police accompagne un temps Cherry Vanilla, une new-yorkaise pas très intéressante. C'est en tant qu'accompagnateurs de la demoiselle qu'ils font la nuit punk du Palais des Glaces et comme celle-ci est malade, le groupe doit assurer seul le concert.

Vu le peu d'intérêt des maisons de disques pour Police, Stewart Copeland fonde son propre label, Illegal Records. Il sortira le premier quarante-cinq tours de Police, « Fall Out ». Un bide.

Toujours pour arrondir leurs fins de mois, Sting et Copeland prennent part à un groupe éphémère avec d'anciens membres de Gong : Strontium 90. Dans ce groupe joue également Andy Summers, un excellent guitariste très expérimenté. Ils l'invitent à venir les voir au Marquee Club. Andy pense qu'ils pourraient faire un bon groupe ensemble, mais sans Padovani. Il se joint cependant à Police, qui devient un quator.

Andy Summers est de loin le vétéran du groupe, il a trente-cinq ans. Au cours de sa carrière, il a joué avec les New Animals d'Eric Burdon, le Zoot Money's Big Roll Band, Kevin Coyne, Kevin Ayers, et comme musicien de studio. Il est marié avec Robin Lane, une chanteuse américaine dont le plus grand titre de gloire est d'avoir fait la deuxième voix sur une chanson de Neil Young, « Round & Round ».

Dans cette formation, Police ne donnera qu'un concert, au festival punk de Mont-de-Marsan en août 1977. Et il y aura aussi une tentative avortée d'enregistrement avec John Cale comme producteur. John Cale était trop saoul pour en tirer quoi que ce soit. Depuis, Police se méfie des producteurs comme de la peste.

Finalement, Padovani étant considéré par tous comme un élément limitatif, il est viré impitoyablement. Et un changement important dans le groupe intervient : Sting se met à écrire la plupart des chansons, alors qu'avant c'était Copeland. Celui-ci a branché Sting sur le reggae, une musique qu'il ne connaissait pas du tout. Sting et Police trouvent alors vraiment leur style.

Mais le succès ne vient pas pour autant. Durant les six mois consécutifs à l'arrivée d'Andy Summers, Police ne réussit à donner que cinq concerts.

suite page 20

GUEULES DE ROCK

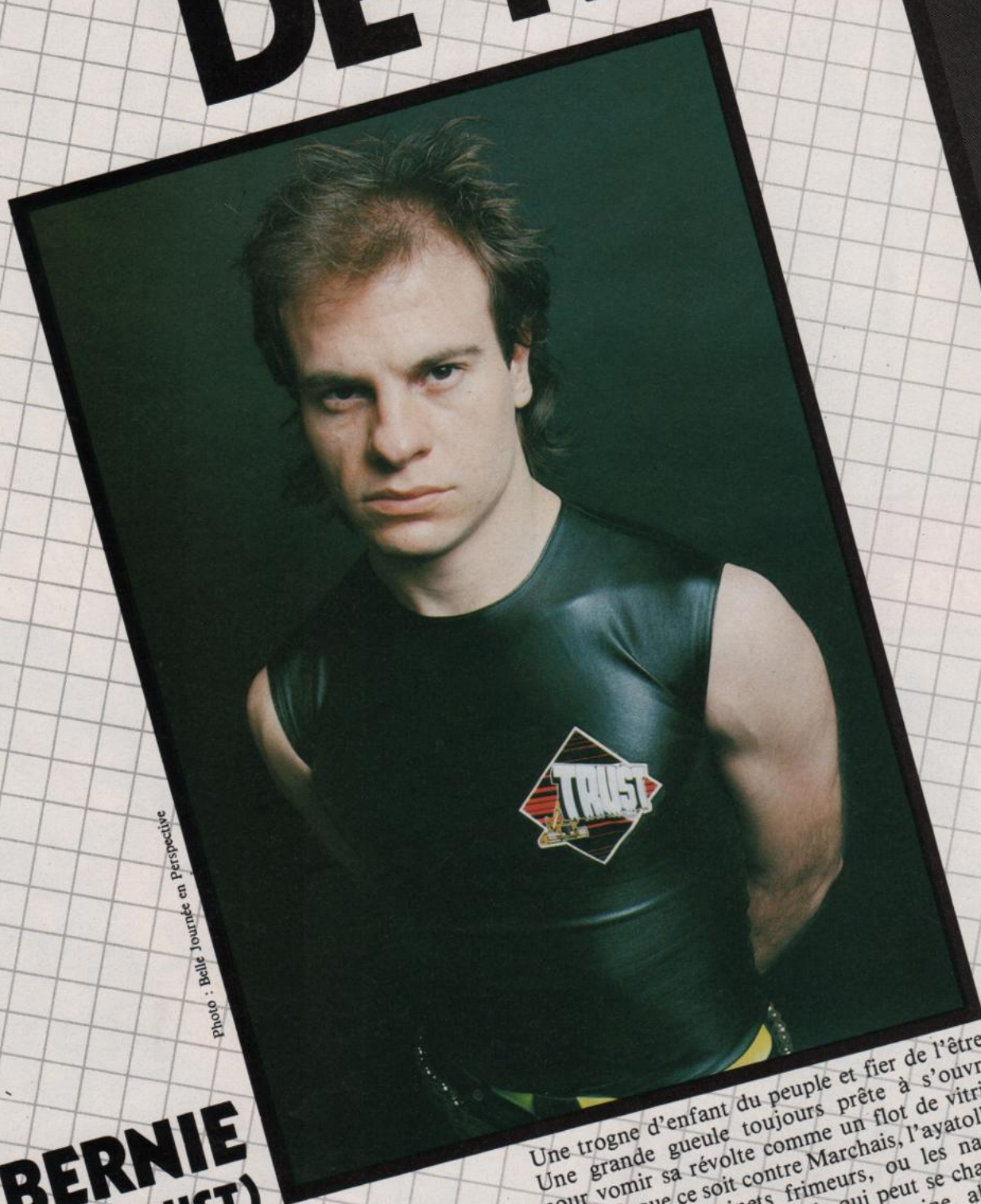


Photo : Belle Journée en Perspective

**BERNIE
(TRUST)**

Une trogne d'enfant du peuple et fier de l'être.
Une grande gueule toujours prête à s'ouvrir
pour vomir sa révolte comme un flot de vitriol
corrosif, que ce soit contre Marchais, l'ayatollah
Khomeiny, les minets frimeurs, ou les nantis
égoïstes. Une grande gueule qui peut se charger
d'émotion quand elle parle de Mesrine, abattu
comme un chien.

Ils sont le summum de l'expression rock.
Leurs visages sont le miroir de toute la magie
et de toute l'émotion contenues dans leurs musiques.
Ils sont le Rock 80.



photo : P. R. Worms

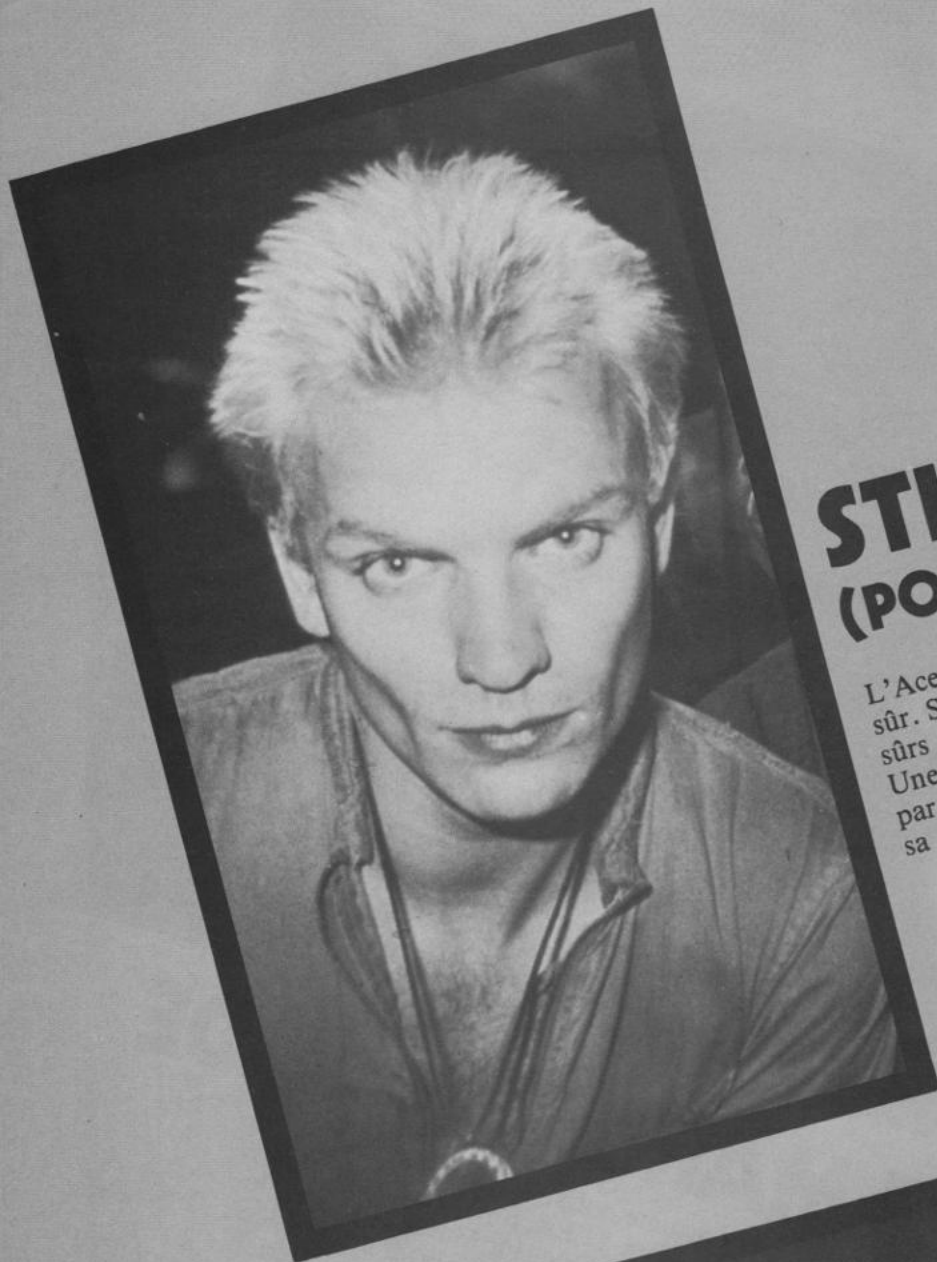
MARQUIS DE SADE

Veste et costume noirs, il se filtrait seul dans la nuit. Maintenant à l'Est, il y avait du nouveau... Aussi Sade que fou, voici le Marquis. Impressionnisme allemand sur toile de fond française. Une musique bleue comme les blocs de glace sibérien.



GARY NUMAN

Numan/New man, une certaine vision de l'homme nouveau, inspirée par David Bowie. L'homme nouveau sera froid, distant, aliéné, robotique et maquillé. En observateur, il priera ceux d'ailleurs, installés dans sa voiture de métal, entretenant un complexe, et se demandant si les « amis » sont électriques. (phrase réalisée à partir de ses titres de chansons).



STING (POLICE)

L'Ace Face de « Quadrophenia », c'est lui bien sûr. Sting à la belle gueule de ceux qui se sentent sûrs d'eux, et finissent toujours par triompher. Une certaine arrogance, tempérée heureusement par un humour évident et un recul par rapport à sa condition de star. La classe, version 1980.

JOHN LYDON

Attentat sonore et guérilleros de l'enfer. L'Image Public cultive sa paranoïa, avec sa musique de psychiatrie. Des cris étran­glés, guitare suraigüe, basse titubante, batterie décalée, tout cela se dissoud dans la nuit... Voilà les funé­railles du rock qui vous déchire le cerveau, ne vous trompez pas, son passé est votre futur..



Photo : G. Amann



NINA HAGEN

Je t'aime, moi aussi... Personnage de légende aux trois grimaces, vivant du théâtre de l'angoisse. Une musique tranchante comme un couperet d'acier, une voix tendue comme un arc (de cercle !) Une ville comme Hambourg et Berlin... l'apocalypse est pour demain.

COUPLE ROCK

demain je t'aime

Mark Robson et Madame



Photo : Belle Journée en Perspective

Nous n'avons pas de certitudes. Nous ne savons que caresser une peau, embrasser une bouche, aller et venir avec nos corps, jouir, et avec des kleenex à la main, dire comme après un match ou un concert : « Ce soir c'était super ! »

Nous savons dire bonjour, ça va, et toi, dans les rues à des gens que nous connaissons à peine, et c'est en France que nous habitons, pays où paraît-il tous les pouilleux de la terre sont venus se réfugier, ne pouvant aller plus loin à cause de l'océan.

Nous avons peur de vivre et nous avons peur de mourir, et souvent nous collons de vieux chewing-gums sous des banquettes ou des fauteuils de cinéma...

Je voudrais que tu saches que mon envie de toi est l'envie de l'histoire que tu possèdes dans ta mémoire. La moitié du monde est en moi, l'autre moitié se trouve dans les souvenirs de ton corps. Quand je fais l'amour avec toi, je fais connaissance avec quelques-unes de tes douleurs et de tes déchirures, et je sais comment étaient les lèvres de ton premier baiser et le désespoir de ton premier chagrin...

La désillusion au fond de nos nuits, nous n'avions rien à perdre et pour cela nous sommes devenus et géants et vulnérables. Nous courons aujourd'hui après des rêves malades, nos nerfs abasourdis. Nous agissons nos regards dans l'espoir qu'une lumière de soleil providentielle apercevra nos gestes désordonnés et se mettra à croire à un début de feu d'artifice.

Nous plantons des étoiles dans les murs de la nuit, accrochons nos enveloppes de peau aux crochets des révolutions et marchons nus, écorchés, les muscles à vif d'avoir cru changer le monde.

— Je t'ai rencontrée.

— Je t'ai rencontré.

Nous croyons en nous, en la beauté de nos âmes.

— Es-tu à l'aile gauche ?

— Es-tu à l'aile droite ?

— Je suis l'oiseau.

Et nous allons superbes, la haine dans la démarche et l'angoisse sous les ongles.

Ephémères, provisoires, instantanés, nous laissons des trainées de fous rires dans la pénombre des placards. Sous la voûte du ciel, en plein Paris, peut-être nous sera-t-il possible de posséder dans un même corps et une même âme, la pureté...

Nous aurons peur, mais ce sera plein de folie dans notre vie, nous saurons à chaque seconde que tout peut s'arrêter, qu'un grand rêve blanc tout proche s'apprête à tendre ses mains comme pour nous inviter.

Et puis nous ne saurons jamais si nous nous sommes aimés de la même manière, avec autant d'émotion ; nous sommes différents. Tu m'as dessiné, un jour, ce à quoi ressemblait l'amour ; c'était la mer, le soleil et une robe rouge. Moi, aujourd'hui je te l'écris avec des mots... c'est une étoile dans la nuit, qui tombe et c'est fini.

Nous sommes des étoiles, qui tombons qui tombons, l'amour dans l'âme, vers la nuit et les rochers d'océan.

Yves Simon



SEX & DRUGS & ROCK & ROLLS

Le sexe, la drogue et le Rock'n'Roll. Trois mondes particuliers, différents, mais intimement liés quand même. Une grande histoire dont voici le 1^{er} volet.



ROCK' N' DROGUES

« *Paul McCartney l'ancien Beatle arrêté à son entrée au Japon avec 219 grammes de marijuana* ». Ce genre de titre a fait la une des quotidiens récemment. Il est resté en prison neuf jours avant d'être expulsé du Japon.

Le guitariste des **Stranglers**, **Hugh Cornwell**, est condamné à huit semaines de prison, pour possession de petites quantités de haschich, de cocaïne et d'héroïne. Le juge déclare : « *Vous êtes un homme mûr qui exerce une grande influence sur le style de vie des adolescents et qui ne devrait pas abîmer le bien-être moral ou physique de ceux qui vous admirent. Vous avez eu une éducation universitaire qui rend votre participation au monde de la drogue d'autant plus méprisable. Vous vous êtes délibérément moqué de la loi.* » La condamnation a été suspendue, Cornwell ayant fait appel.

Ces deux faits-divers sont arrivés en Janvier. Cela aurait pu se produire n'importe quand. Le rock et « la » drogue ont toujours été liés. J'écris « la » drogue parce qu'il faut en fait parler des drogues. « La » drogue, cela rassemble une quantité de produits dont les effets et les dangers sont peu comparables. Il faut une bonne dose d'hypocrisie et/ou

d'ignorance pour confondre l'héroïne et la marijuana. Attention, il ne s'agit pas du tout de faire une apologie des drogues, toutes ont leurs dangers, mais il s'agit bien plutôt de voir leurs rapports avec le rock. Et il y en a ! Ce n'est pas révéler un secret que de dire qu'une partie non négligeable des musiciens de rock et de leur entourage utilise des dro-



gues, sans parler du public. Pour ne pas jouer à l'indie, je ne parlerai dans cet article que de ceux qui ont reconnu cet usage, et en ont parlé au cours d'interviews ou dans des chansons.

Si l'on considère la généalogie du rock'n'roll, cela semble inévitable. Le rock est au départ un batard de blues et de country, et les bluesmen et jazzmen ont flirté avec l'héroïne ou l'herbe, alors que les musiciens de country ont toujours avalé beaucoup de pilules d'amphétamines, à l'exemple d'Hank Williams, un des accoucheurs du rock'n'roll. Avec une telle hérédité, le rock ne pouvait faire autrement que de devenir un sujet de préoccupations pour la Brigade des Stups.

Et les motivations pour user de drogues chez les musiciens ne manquent pas. Le L.S.D. a été utilisé à des fins expérimentales ; en modifiant toutes les perceptions il devait aider à créer une musique originale. Les amphétamines, qui donnent de l'énergie en reculant le seuil de la fatigue, permettent (pour un temps) de mieux résister aux pressions de la vie en tournée, quand le sommeil se fait rare. Au contraire, l'herbe apporte une certaine détente. Il y a également une question de mode, pour avoir l'air branché il faut utiliser la drogue en vogue, et certaines, comme la cocaïne, sont aussi un élément de réussite sociale, ne serait-ce qu'à cause de leur prix très élevé.

Chaque époque, chaque mouvement musical a sa drogue de prédilection, on le verra un peu plus tard. Et les drogues en général sont un élément parmi d'autres de ce qu'on a appelé la « culture rock », qui correspond en fait à un type de sensibilité. En gros, c'est l'équation favorite de la majorité silencieuse : rock = drogue = pédés = chevelus = gauchistes.

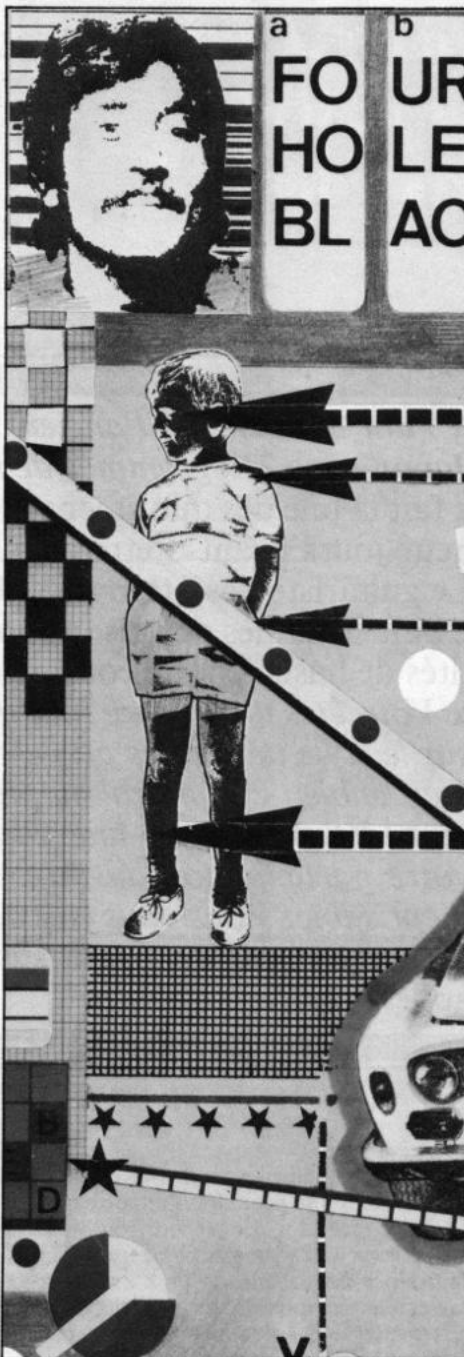
Un élément qui possède ses Bibles. Il existe aux Etats-Unis un journal, « H.gh Times », spécialisé dans les problèmes des drogues vus du côté des usagers, avec des études, des critiques, des conseils pratiques (ne le cherchez pas en France, il est interdit). La bande dessinée de Shelton, les Freak Brothers, connaît un succès qui ne se dément pas. Elle raconte les aventures hilarantes de trois freaks bien typés qui passent le plus clair de leur temps à courir après la « défonce ». Leur devise est tout un programme : « l'herbe vous fera mieux passer les moments où il n'y a pas d'argent mieux que l'argent les moments où il n'y a pas d'herbe ». Leur équivalent cinématographique pourrait être Cheech & Chong, les héros de « Faut Trouver Le Joint », s'ils n'étaient beaucoup moins drôles.

Et les drogues ont inspiré jusqu'au nom de certains groupes. **Motorhead**, c'est le nom en argot américain d'un adepte des amphétamines. Pas besoin de vous faire un dessin pour les **Olievenstein**, qui n'ont d'ailleurs

plus le droit de s'appeler ainsi, le propriétaire légitime de ce patronyme s'y opposant. Pas dégonflés, ils se sont rebaptisés les Drogues : une provocation de plus à leur actif.

HERBE ET HASCH : LA BANALITE

Les dérivés du chanvre indien, marijuana, haschich et huile, sont d'un usage courant dans le monde du rock. La fumette y est rentrée dans les mœurs. Rien de plus banal pour



un musicien que d'être vu le joint au bec, cela ne tire pas trop à conséquence ; les dangers de l'herbe sont discutés, beaucoup d'experts fort sérieux et officiels ne pensent pas qu'ils soient supérieurs à ceux de l'alcool, par exemple ; au contraire.

L'herbe est sans doute la seule drogue qui ne soit pas soumise à la mode. Des babas cools jusqu'aux punks, tout le monde en fume. Certains le font discrètement, d'autres au contraire le crient sur les toits, les rastas en particulier. C'est que l'herbe, dans leur croyance, est sacrée, ni plus ni moins. Et ils appellent la Bible à leur rescousse : n'y est-il pas dit que Dieu a donné à l'homme une petite herbe qui l'aide à se guérir de ses maux et à méditer !

Peter Tosh s'est lui-même proclamé ministre jamaïcain de l'herbe, et a intitulé un de ses albums « Legalize It » (légalisez-la). **Bob Marley** est très fier de fumer une livre d'herbe par semaine, et « Kaya », le titre de son anté-pénultième (ça, je l'ai piqué à Léon Zitrone) disque, c'est un des noms jamaïcains de l'herbe, tout comme ganja. Justement, le tube des Capital Letters est « Smokin' My Ganja ». Et je pourrais vous citer encore des dizaines de titres de reggae qui glorifient l'herbe !

Aucun doute, l'équivalent olfactif du reggae, c'est l'odeur de l'herbe, qu'elle soit fumée en spliff (joint) ou en chalice (pipe à eau). Un vrai rasta se doit d'avoir la tête qui émerge de lourdes volutes de fumée. C'est aussi bien pratique pour les punks, qui ont toujours professé une grande admiration pour le reggae et les rastas, des révoltés comme eux. Ils peuvent ainsi fumer des joints sans se faire traiter de vieux hippies. Plus près de nous, des gens très célèbres fument et ne s'en cachent pas. **Paul McCartney**, qui ne passe pourtant pas pour un dangereux subversif, avant même son affaire japonaise, a pris des positions très claires. Il n'en est d'ailleurs pas à sa première arrestation : en 1972, il a été condamné pour possession d'herbe en Suède, et pour culture chez lui en Ecosse ; Linda a été trouvée en possession d'un peu d'herbe en 1975 à Los Angeles. Après ses ennuis en Suède, Paul avait déclaré : « Nous (Paul et Linda) fumons de l'herbe et nous aimons cela. Je continuerai à en fumer dès que je pourrai m'en procurer à nouveau. »

Il est certain qu'un cas comme celui de McCartney pose un problème aux autorités : — soit elles le condamnent sévèrement, et il devient alors un martyr, ce qui ne manque pas de soulever la colère de ses fans, qui sont très nombreux. La décision paraît d'autant plus injuste que McCartney n'a rien d'une loque humaine, au contraire il a plutôt une image rassurante et familiale. Du coup, l'illégalité de l'herbe paraît arbitraire.

— soit il n'a droit qu'à une peine symbolique (ce qui est le cas), et alors les autorités paraissent se contredire, puisqu'elles admettent que ce n'est pas si grave de fumer de l'herbe.

Il y a d'ailleurs une campagne internationale pour la dépénalisation de l'usage de la

ROCK N' DRUGUE

marijuana, menée par des organisations comme NORML aux Etats-Unis ou Release en Grande-Bretagne. En France, on se souvient de l'Appel du 18 Joint, signé par diverses personnalités qui déclaraient avoir fumé de l'herbe. De nombreux musiciens ont pris parti pour cette légalisation. Les **Beatles** et **Eric Clapton** ont contribué financièrement à Release, et plus récemment **Motorhead**, **Kevin Coyne**, **Elvis Costello**, **The Clash**, **Steel Pulse**, **Sham 69**, les **Darts**, **Tom Robinson** et beaucoup d'autres ont apporté leur soutien à cette organisation.

A moyen terme, la dépénalisation de l'herbe paraît inévitable, son usage se répandant de plus en plus. Comme la loi finit toujours par s'accorder aux faits, même si cela prend du temps (comme pour l'avortement), les fumeurs n'ont qu'à s'armer de patience. Dix états américains dont la Californie et l'état de New York ont déjà décriminalisé la possession de petites quantités d'herbe, le mouvement va dans ce sens. Comment les Etats-Unis pourraient-ils y échapper alors qu'un de leurs groupes les plus populaires se nomme les **Doobie Brothers**, les Frères du Joint ?

AMPHETAMINES : MAXIMUM SPEED

Les amphétamines, appelées plus communément speed, ou blues, ou whites, sont beaucoup plus controversées. Leur mode est cyclique. Elles ont connu leur première vogue dans les années 50, à l'époque de la « beat generation » de Kerouac. Celui-ci a décrit dans ses livres, dont le plus fameux est « Sur la route » (Folio), ses folles équipées en voiture, les amphis permettant de conduire toute la nuit sans ressentir les atteintes de la fatigue.

Puis, au début des années 60, les modes les ont remises en circulation. Le speed était un des principaux éléments de la culture mod. Les mods travaillaient la semaine, car ils désiraient avoir de l'argent et ne tenaient pas à être des marginaux. Mais quand arrivait le week-end, il fallait en profiter au maximum. Donc, ne pas dormir du vendredi soir au dimanche soir. Et avaler un maximum d'amphis pour tenir le coup. Le film **Qua-drophénia** le montre très bien, c'est même pour cela qu'il est interdit aux moins de dix-huit ans en France. Les censeurs trouvent qu'il donne le mauvais exemple. Les Beatles eux-mêmes, quand ils n'étaient qu'un petit groupe qui jouait toute la nuit dans les bouges de Hambourg, carburait aux « purple hearts », une variété d'amphis des plus célèbres de l'époque.

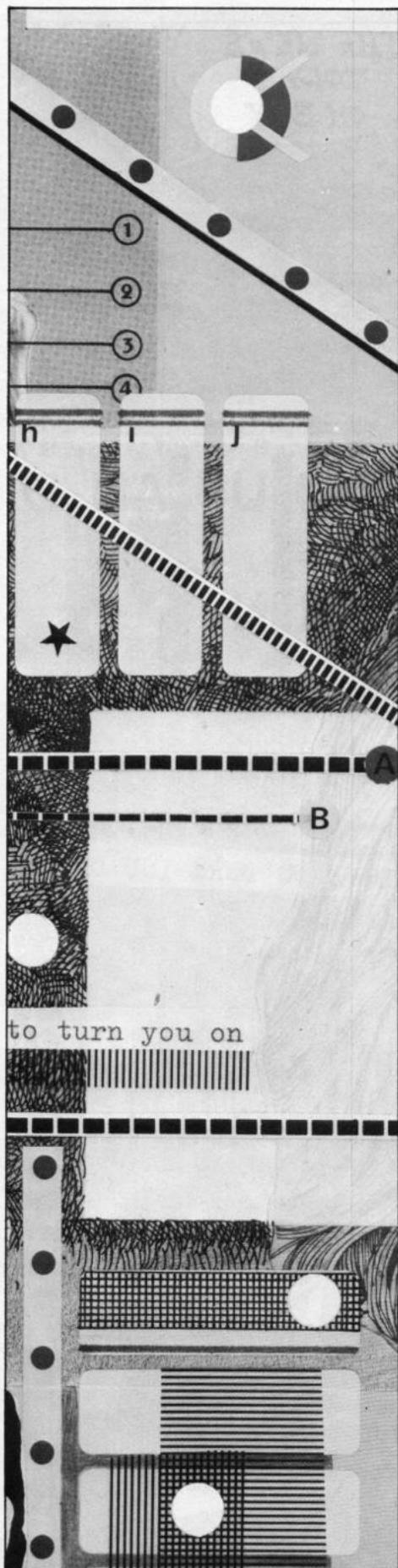
Quand les hippies sont devenus dominants, par contre, les amphis sont devenues



l'ennemi numéro 1 avec l'héroïne. C'est logique, les hippies ont toujours été cool, et le speed c'est juste le contraire. Leur slogan favori, c'était « speed kills », les amphis tuent, ça a même servi de titre à une chanson de Ten Years After. Les hippies reprochaient au speed de rendre agressif, et d'être très destructeur, pas vraiment à tort, surtout quand il est utilisé régulièrement.

Depuis, le speed a vu sa vogue renaître avec les punks. Ceux-ci comptant parmi leurs valeurs les plus établies l'énergie, les amphis ne pouvaient que leur plaire. Elles aident à jouer vite, et permettent de boire des quantités de bière (ou d'autres alcools) phénoménales sans être malade.

Mais la plus belle bande de speed-freaks actuellement en activité n'est autre que **Motorhead**. **Lemmy**, leur leader, est un paradoxe vivant. Cela fait une bonne douzaine d'années qu'il marche au speed (entre autres), et il ne paraît pas s'en porter plus mal. Mais ce traitement n'est pas recommandé à tout le monde, il faut avoir une nature plus que solide pour le supporter. Avant de former Motorhead, Lemmy jouait dans Hawkwind, une autre joyeuse bande d'allumés, capables en tournée de réveiller tout un hôtel en cavalant dans les couloirs sur le coup de cinq heures du matin et hurlant à tue-tête « où est l'action ici ? ». Le dernier quarante-cinq tours que Lemmy a enregistré avec Hawkwind était justement un véritable hymne au speed, une face s'intitulant « Kings Of Speed », l'autre « Motohead » (eh oui, la version originale de la chanson qui a donné son nom au groupe est de Hawkwind). En fait, Lemmy n'a même pas quitté Hawkwind, c'est le reste du groupe qui l'a lâchement abandonné dans une prison canadienne. Les douaniers avaient trouvé son stock de speed pour la tournée et avaient cru que c'était de la cocaïne, ce qui est plus grave aux yeux de la législation canadienne !





LE LSD ET AUTRES HALLUCINOGENES PSYCHEDELISME

Le L.S.D. (ou acide, de son vrai nom 25^e diéthylamide de l'acide lysergique) est la drogue qui a le plus apporté de choses au rock. Mais c'est également l'une des plus potentiellement dangereuses ; beaucoup ne s'en sont jamais vraiment remis.

Aujourd'hui, il n'est pratiquement plus utilisé. Sa grande période a été la seconde moitié des années soixante. Son influence était tellement manifeste sur le rock qu'on a parlé d'acid-rock, ou de rock psychédélique (psychédélique : état résultant de l'absorption d'hallucinogènes. Grand Larousse encyclopédique).

Les pionniers du rock psychédélique furent les Byrds en Californie, qui enregistrèrent l'album « Fifth Dimension » en 1966. La chanson « Eight Miles High » qui en est tirée connut l'« honneur » d'être la première interdite à la radio pour incitation à l'usage de la drogue. Bien que Roger McGuinn le leader des Byrds ait toujours prétendu que cette chanson n'a aucun rapport avec le L.S.D. Selon lui, la chanson parle d'un voyage en avion, mais les paroles sont pour le moins ambiguës : « *A huit mille, et quand vous atterrissez/Vous trouvez que c'est plus étrange que ce que vous connaissiez. Les panneaux dans la rue qui*



disent où vous allez/Sont quelque part étant juste eux-mêmes... »

Tout le monde se mit alors à prendre de l'acide et à sortir des albums psychédéliques, baroques et un peu mystiques, souvent influencés par l'Orient. Les Beatles firent **Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band**, reconnu unanimement comme un chef d'œuvre, très ambitieux. Une bonne partie des paroles pouvait être interprétées comme un message à se brancher, avec des phrases comme « *I get high with a little help from my friends* » ou « *I'd love to turn you on* », ou un titre comme *Lucy In The Sky With Diamonds* dont les lettres forment les initiales de L.S.D. Les Stones leur répondirent avec **Their Satanic Majesties Request**, nettement plus grinçant. Jusqu'à **Eric Burdon** qui s'y mettait ! Le chanteur des Animals avait pourtant les pieds bien enracinés dans le blues et il paraissait plus porté sur la bière que sur le mysticisme. Mais il partit pour la nouvelle terre promise, la Californie, et se mit à chanter « *Au lieu de boire, j'aurais mieux fait de penser* ». Là-bas, il trouva surtout la confusion, et finit comme bouffon dans les parties hollywoodiennes. Heureusement, il s'en remit.

La Californie, et San Francisco en particulier, était bien la terre d'élection du psychédéisme. C'est de là que sont venus les groupes « acid-rock » les plus importants : le **Jefferson Airplane**, le **Grateful Dead**, **Quicksilver Messenger Service**... Tous ces groupes ont fait éclater les carcans qui emprisonnaient le rock jusque-là. Les chansons, qui, auparavant, ne dépassaient guère les trois minutes, se sont mises à s'allonger laissant place à de folles improvisations. Pour les groupes, comme pour le public sous acide, le temps n'avait plus la même signification, les soli de guitare pouvaient durer une demi-heure sans que personne n'y trouve rien à redire, l'expérience était partagée.

Le **Grateful Dead** en particulier s'était fait le spécialiste de concerts-marathons qui pouvaient durer huit ou dix heures, le temps d'un trip d'acide. Jerry Garcia, leur leader, était surnommé « *Captain Trips* », et leur matériel avait été payé par Owsley Stanley III, le plus gros fabricant d'acide de l'époque. Quicksilver avec son génial guitariste John Cipollina tirait de vieilles chansons de Bo Diddley comme « *Who Do You Love* » jusqu'à les rendre méconnaissables. Le **Jefferson Airplane** restait plus policé ; Grace Slick chantait l'histoire d'Alice au Pays des Merveilles psychédéliques dans « *White Rabbit* » : « *Une pilule te fait grandir, une pilule te fait rapetisser / Et celle que te donne ta mère ne te fait rien du tout...* » Même le blues était touché par le psychédéisme, celui de **Canned Heat** par exemple. Leur guitariste Henry Vestine, si on ne l'arrêtait pas, délirait des heures, les yeux dans le vague.

En fait, pratiquement tous les groupes californiens aux alentours de 1967 étaient très influencés par le psychédéisme : les **Doors**, le **Steve Miller Band**, **Spirit**, **Love**,



ROCK N' DROGUE

Moby Grape, jusqu'aux **Beach Boys** pourtant sages jusque-là.

Beaucoup moins connus que les Californiens dont les expériences musicales ont été dans l'ensemble des réussites, il y a eu toute une série de groupes Texans ou du Middle-West qui s'est aussi essayée au rock psychédélique. Ceux-là sortaient de leur garage en balbutiant tant bien que mal « Louie Louie » ou une de ses multiples variations, le cerveau quelque peu embrumé. On en retrouve quelques-uns sur la compilation « Nuggets » de Lenny Kaye comme les Thirteenth Floor Elevators ou les Magic Mushrooms. Mais pour découvrir les meilleurs/pires, les plus atteints, les fous furieux, ceux dont la cervelle a été échangée contre un pot de fromage blanc, il faut se procurer le volume 3 de la série de compilations « Pebbles » : « The Acid Gallery ; a mind blowing collection of 18 demented classics from the psychedelic sixties ». C'est un import pas très facile à dénicher — à part chez les importateurs bien branchés — mais qui vaut bien un effort pour les amateurs de curiosités. C'est garanti 100 % débile.

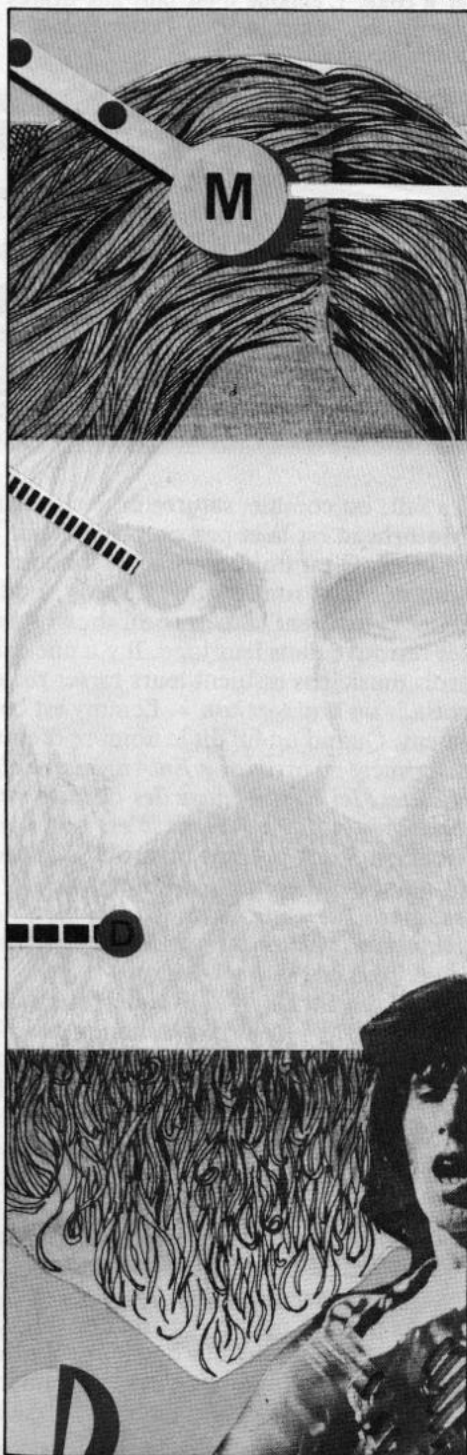
Les Anglais aussi ont eu leurs groupes purement psychédéliques, nés avec l'acide. Le **Pink Floyd** des débuts, quand Syd Barrett en était le leader, en était le plus beau fleuron. Les **Pink Fairies** espéraient changer le monde par les vertus conjuguées du rock, d'un idéal politique généreux mais naïf et de l'acide ; un combat perdu d'avance. Mais la vague psychédélique n'a pas eu malgré tout la même importance en Grande-Bretagne qu'en Californie. Un reste de flegme, peut-être.

Actuellement, il n'y a plus guère que **George Clinton** et ses groupes satellites, **Parliament**, **Bootsy's Rubber Band** ou surtout **Funkadelic** pour reprendre l'étendard psychédélique. Cela vient du fait que les Noirs aux Etats-Unis ont dans l'ensemble découvert l'acide plus tard que les Blancs. Alors Funkadelic c'est le délire total, le psychédélique plus le funk, plus rigolard que mystique. Une idée pas tout à fait neuve en fait, qui vient de **Sly & The Family Stone**, le groupe qui chantait « I Want To Take You Higher » à Woodstock et a inventé le mot funkadelic. George Clinton revendique l'héritage psychédélique : « *Funkadelic, c'est la suite du mouvement psychédélique et sa rencontre avec le rythme. Nous voulons ouvrir l'esprit et le faire exploser. La devise de Funkadelic, c'est libérez votre esprit et votre cul suivra* ».

Hélas, ce tableau est flatteur. L'acide a aussi ses côtés négatifs, et peut perturber un équilibre mental pas très assuré. C'est ce qui est arrivé à Syd Barrett, à Brian Wilson le leader des Beach Boys qui a fait une régression infantile, à Skip Spence le batteur original du Jefferson Airplane qui est devenu une épave secouée de tics, et d'autres encore.

COCAÏNE : HIP ET CHIC

La cocaïne, depuis quelques années, est la drogue à la mode, surtout du côté de Los Angeles. Pourtant, elle a été très longtemps



oubliée. Depuis les années vingt, sa consommation était presque nulle. Et à cette époque elle était surtout utilisée par les Noirs défavorisés, à qui elle faisait mieux supporter les privations. Pas mal de blues de l'époque lui ont été consacrés.

Plus récemment, **J.J. Cale** a fait un tube de « Cocaïne », une chanson qui a été pas mal reprise, par **Eric Clapton** en autres. Et du côté du reggae, « Cocaïne In My Brain » est la chanson qui a rendu **Dillinger** célèbre.

La cocaïne est particulièrement appréciée des musiciens parce qu'elle donne une certaine énergie sans trop troubler la conscience, et ne gêne donc pas pour jouer. Mais elle n'est pas sans inconvénient, car elle a une tendance à rendre les gens un peu mégalos, et aussi la fâcheuse habitude de percer la cloison nasale de ceux qui la « sniffent ». C'est pour cela que quelques rock-stars connues, telles **Linda Ronstadt**, **Steve Stills** ou **Mick Taylor**, (qui a pris de mauvaises habitudes quand il était un des Rolling Stones) se sont fait remplacer leur cloison d'origine par une cloison en argent, ce qui est quand même beaucoup plus chic. Une bagarre entre **Elvis Costello** et **Steve Stills** a même éclaté l'année dernière à ce sujet, après qu'Elvis ait répondu à Stills qu'il ne parlait pas aux gens qui ont un nez en ferraille.

Les scandales qui ont éclaté autour de la cocaïne ces dernières années sont nombreux, et d'autant plus retentissants qu'ils touchent souvent, plus ou moins directement, des personnalités haut placées. C'est que la cocaïne, même si elle est interdite, fait partie du mode de vie des nouveaux riches (dont les rock-stars), c'est une question de standing. **Woody Allen** n'a d'ailleurs pas raté cet usage dans **Annie Hall**, la scène où il éternue dans la boîte de coke au cours d'une partie très show-biz à Los Angeles est aussi hilarante que bien observée.

Il y eut d'abord l'affaire **Allman Brothers**, qui précipita la séparation du groupe. **Gregg Allman**, le coleader du groupe, histoire d'avoir la paix, s'empressa de dénoncer tous ses roadies comme dealers, une attitude qui lui fut reprochée par ses petits camarades. Il faut dire que Gregg lui-même n'avait pas la conscience très tranquille. Pour le faire sortir de son lit, paraît-il, le meilleur moyen était de tracer une ligne de coke entre son lit et la salle de bains. En fin de compte, l'affaire fut plus ou moins enterrée. Les mauvaises langues insinuent que le fait que **Phil Walden**, le président de la maison de disques des Allman Brothers, connaisse bien **Jimmy Carter**, y serait pour quelque chose. L'affaire **Wayne Kramer** fit moins de bruit, mais n'est pas moins intéressante. **Wayne Kramer** était un des guitaristes du **MC5**, un des meilleurs groupes de hard-rock américains en 1969-70. Après que le MC5 se soit séparé, sa carrière étant au point mort, il connaît des ennuis d'argent. C'est alors que des trafiquants lui proposent de revendre de la cocaïne. Cela ne doit pas lui être trop difficile, il a gardé de nombreux contacts dans le milieu du rock. Il accepte. Pas de chance pour lui, c'étaient de faux trafiquants, mais



de vrais agents du F.B.I. Il a ainsi passé deux ans à l'ombre, alors qu'en fait il n'a jamais trafiqué. Les méthodes du F.B.I. ont été fort justement décriées à cette occasion. Est-il vraiment honnête de fabriquer des criminels pour les arrêter ?

La dernière grande affaire de cocaïne, c'est celle du **Studio 54**, qui vient de fermer. Officiellement, la raison de cette fermeture est d'ordre fiscal, les propriétaires ayant oublié de régler quelques centaines de milliers de dollars d'impôts. Mais il semble bien qu'en réalité, la raison soit différente. Les propriétaires du Studio 54 avaient bien compris que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, alors ils offraient à leurs meilleurs clients de la cocaïne. Et ils notaient ces cadeaux dans un petit livre noir, qu'ils espéraient pouvoir utiliser en cas d'ennuis. Mais

la police n'a pas trouvé cela drôle du tout, les noms contenus dans le livre noir étant bien trop connus. Il faut rappeler en effet que le Studio 54 est cette fameuse boîte à New York où se retrouvait toute la jet-society, avec des habitués comme **Rod Stewart**, **David Bowie** ou **Bianca Jagger**, et aussi des politiciens de renom. C'est là qu'on a vu un conseiller de Carter sniffer de la cocaïne. Il n'était pas seul, mais on ne saura jamais le nom des autres personnalités qui ont aussi eu droit à des petits cadeaux. Signe des temps : Jerry Garcia a troqué son surnom de « Captain Trips » pour une cuiller à coke. L'époque n'est plus aux délires lysergiques, mais bien à l'efficacité que donne la coke.

HEROINE : L'ESCLAVAGE

L'héroïne est sans aucun doute possible la drogue la plus destructive qui soit. Elle a beaucoup tué dans le monde du rock. **Janis Joplin**, **Sid Vicious**, **Tommy Bolin** (Deep Purple), **Billy Murcia** (New York Dolls), **Robbie McIntosh** (Average White Band) ont

motörhead

Born to lose ♠ Live to win



La salle est comble, saturée de décibels, secouée comme un jour de grande tempête. **Motorhead** est là et pas simplement sur le stage mais aussi contre nos parois abdominales. C'est du rock chauffé à blanc, on consomme sur place s'il vous plaît. Ce sont de vieux routiers que Lemmy, Eddy Clark et Phil Taylor ; ils tiennent la distance et assurent la densité du show. Après une heure de vibrations abdominales on les retrouve dans leur loge. Il y a une caisse de bière à moitié vide sur la table et les trois musiciens essuient leurs torsos ruisselants de sueurs, « *touche un peu ma chemise... un vrai torchon* ». Lemmy est content, la salle était pleine et les kids en voulaient. Quand on lui dit le nombre d'entrées il pousse un gros WAOO... en rejetant sa crinière en arrière. « *En Angleterre c'est grâce aux tournées qu'on peut sortir des disques. Ici c'est à cause des disques que les gens viennent nous voir. Ils sont déjà branchés et ils en veulent, c'est bon non ?* » Bien sûr que c'est bon. Je lui dis que Rock en Stock prépare un article sur la drogue et qu'on aimerait avoir son avis sur la question. **Lemmy** : « *Ça dépend des drogues, l'héro et la morphine c'est de la saloperie. Je connais des tas de mecs, des junkies, qui en sont morts. Moi j'y ai jamais touché, tiens regarde* (il me montre son bras), *je n'ai jamais fixé. Ça ramolli et en plus ça fout en l'air.* »

- Rock en Stock : On dit que vous marchez au speed (amphétamines) ?
- Lemmy : *Tu sais tout le monde a sa drogue et puis le speed ça existe déjà à l'état naturel, oui j'aime ça et aussi la marijuana mais ça, ça n'a jamais tué personne.*
- Rock en Stock : Mais le speed travaille la tête, ça rend fou.
- Lemmy : *Non le speed il faut le prendre pour faire jaillir ton énergie. Je veux que les mecs qui viennent au concert ils s'éclatent mais pas qu'ils aillent tuer un mec après. Il faut qu'ils explosent grâce à la musique* (de ses deux mains il dessine une colonne qui monterait au-dessus de sa tête jusqu'au ciel) *...comme ça, tu piges.*
- Rock en Stock : La cocaïne aussi ça speed...
- Lemmy : *J'aime pas la coke, ça frappe la tête* (il me fait un clin d'œil) *et en plus ça coûte cher.*

Il a la pêche Lemmy. Les petites rides aux coins de ses yeux sourient continuellement. On cause debout dans un coin de la loge et il me prend les épaules dans ses grosses mains pour appuyer ses arguments. Quand je lui demande ce qu'il pense des rastas jah love il recule et me dit : « *Moi je ne crois pas en Dieu, ces mecs ils fument*

ROCK'N'DROGUE

été victimes d'overdose. **Paul Kossof**, le guitariste de **Free**, est mort d'une crise cardiaque, après avoir été laminé par l'héroïne. Et il y a aussi ceux qui ont été junkies (accrochés à l'héroïne), mais ont fini par s'en tirer : **Johnny Winter**, **Eric Clapton**, **Iggy Pop**, **James Taylor**, **Johnny Thunders**, **Keith Richards** bien sûr, **Marianne Faithfull**...

L'héroïne, problème brûlant, a inspiré de nombreuses chansons la condamnant. Une des premières fut « **The Pusher** », de **Stepenwolf** : « *Je fume beaucoup d'herbe, et je m'avale beaucoup de pilules / Mais je ne toucherai jamais à rien qui pourrait tuer mon esprit... Si j'étais le président de ce pays, je déclarerais la guerre totale au fourgonneur d'héro...* » **Neil Young**, qui a vu cer-

tains de ses amis devenir des junkies, dont **Danny Whitten** qui était guitariste de son groupe **Crazy Horse**, a écrit plusieurs chansons douloureuses sur l'héroïne, dont « **The Needle And The Damage Done** » : « *J'ai vu l'aiguille et ses dommages / Un petit peu dans chacun / Mais chaque junkie est comme un soleil déclinant.* »

Plus récemment, les punks aussi ont condamné l'héroïne. **Sid Vicious** était l'exception. Les **Stranglers** ont écrit « **Ah ! tu as rencontré Harry** - Je le vois à tes yeux / Si autrefois il y avait de la vie là maintenant c'est un compromis / Harry est une bête de luxe / Il ne veut que mon corps et mon âme... » (**Don't Bring Harry**). Les **Clash** dans « **Hateful** » chantent : « *Cette année*

j'ai perdu des amis / Des amis ? Quels amis ? / J'sais pas, j'ai même pas remarqué... J'ai perdu la mémoire / Mon esprit ? Loin derrière ! / Je n'y vois plus très clair. »

Mais la chanson qui exprime le mieux la démarche du junkie, c'est « **Heroin** », de **Lou Reed**. « *Je ne sais pas au juste où je vais / Mais je vais essayer d'entrer au royaume si je le peux / Parce que j'ai l'impression d'être un homme / Quand j'enfonce une pointe dans ma veine / Et alors, je vous le dis / Les choses ne sont plus tout à fait pareilles... Héroïne, tu seras ma mort / Héroïne, c'est ma femme et c'est ma vie...* » **Lou Reed**, dont tout l'univers est peuplé de junkies, mais qui déclarera plus tard que sa drogue, en fait, c'est la masturbation ! Pourquoi

beaucoup de marijuana mais ils sont trop sérieux, ils y croient trop dur. C'est plus marrant ».

- **Rock en Stock** : Mais je croyais que le but de **Hawkind** était de faire sortir ton corps astral. Non ?

- **Lemmy** : *Oui c'est la même chose. Faire sortir ton énergie, mais c'est pas pour ça que je crois en Dieu.*

Il fouille dans sa mallette où sont soigneusement pliés ses effets et en sort un polaroid. Il commence à mitrailler ses copains et copines qui remplissent maintenant la loge et leur offre leurs photos avec une dédicace dessus. **Eddy Clark** explique de sa voix douce qu'à Paris tout peut arriver. **Phil Taylor** est à droite, à gauche, en mouvement perpétuel. Quelqu'un qui s'en va lui souhaite un « bon appétit » au diner, il répond qu'il n'y manquera pas. Trois jeunes gars viennent voir **Lemmy** pour faire signer leurs tickets d'entrée au concert. Il s'exécute bien volontiers en vannant avec eux. Tout le monde se bouscule maintenant dans la loge devenue visiblement trop petite. Alors tout le monde s'en va. Sur la mallette de **Lemmy**, en-dessous du sigle **Motorhead** il y a un auto-collant « **Attention, quand vous prenez une douche, veuillez s'il vous plaît, rentrer le bas du rideau dans le bac.** »

Pascal Viel





pas ? Son commentaire définitif sur « Heroïn », c'est : « Vous savez, j'aimerais vraiment entendre Frank Sinatra chanter Heroïn. Vraiment. Ce serait incroyable d'entendre Sinatra avec cette chanson sur une station de radio de variétés. Parce que cette chanson ne mâche pas ses mots ».

POPPERS : LA DROGUE DISCO

Les poppers ne sont pas très connus en France, mais sont très utilisés aux Etats-Unis dans les discothèques. Ce sont des ampoules de nitrite d'amyle, un médicament qu'on fait

inhaler en cas d'angine de poitrine. Les poppers donnent une décharge d'énergie très courte et dangereuse pour le cœur. Pour le moment, leur place dans le rock est négligeable. On sait juste que les Stones aiment bien cela, et qu'un percussionniste joue sous le pseudonyme d'Amyl Nitrate sur leur album « Exile On Main Street ».

BARBITURIQUES : BARBANTS

Les barbituriques sont plutôt mal considérées par les musiciens, car il n'est jamais bon de s'endormir au milieu d'un solo de guitare.

Mais par contre le public américain en est très friand, surtout quand ils sont arrosés d'alcool, un mélange des plus nocifs entre parenthèses. Les Quaaludes et plus récemment l'Angel Dust, un tranquillisant pour gros bétail et éléphants (!), sont des plus populaires.

I READ
THE NEWS
TODAY
OH BOY

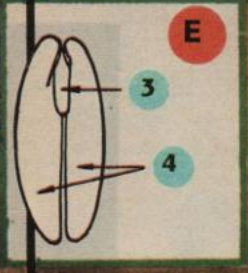
*about a lucky man who
made the grade
and though the
news was rather
sad, well I just
had to laugh.*

a	b	c	d	e	f	g
FO	UR	T	HO	US	AN	D
HO	LE	S	IN			
BL	AC	KB	UR	N		



I'D LOVE TO TURN YOU ON

I'd lo



2093



X

Si la naissance de la Bande Dessinée est notablement antérieure à celle du rock, il est pourtant à noter (aussi paradoxal que cela paraisse) qu'ils ont grandi et atteint l'âge adulte simultanément, c'est-à-dire vers la fin des années 60 : les grands groupes de l'époque intellectualisent leurs textes et produisent leurs œuvres majeures, les yéyés chevelus ne font plus du « bruit », mais enfin de la musique. Parallèlement en France, le journal « Pilote », avec à sa tête Gos-

ROCK & B.D.

GOTLIB

SOLE

HUMANOS

BAZOOKA

cinny, s'affirme non plus comme l'organe type d'une certaine adolescence, mais bel et bien comme une revue pour adultes (que ceux-ci achèteront désormais, mais encore pendant quelques temps, sous le manteau).

Les lignes qui vont suivre n'ont nullement la prétention d'apparaître comme une rétrospective complète des coups de cœur du rock et de la bande dessinée, et encore moins comme une réflexion sur ce thème. C'est, beaucoup plus simplement, une main plongée dans une bibliothèque où dix ans de B.D. ont laissé ça et là des souvenirs amusés. Marcel Gotlib, Jean Solé, Les Humanos et Bazooka seront tour à tour les guides de ce chemin de croix où leurs délires musclés ont remplacé les images pieuses.



Sgt. Pepper - Gotlib © éditions Dargaud

GOTLIB

Gotlib, on hésite à le présenter. Aujourd'hui, à quarante-cinq ans, *Gai-Luron*, *Dingodossiers*, *Rubrique-à-Brac*, *Echo des Savanes*, *Hamster Jovial*, *Fluide Glacial* et *Pervers Pépère* sont les mots-clés d'une carrière déjà très riche et très fournie. Qu'ils évoquent des personnages, des séries ou des journaux, ils sont toujours synonymes d'humour. Et « l'Umour », Gotlib l'a, pourrait-on dire, dans la peau. Comme la musique d'ailleurs, et il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne soit pas, elle non plus, prétexte à calembours et clins d'œil. Il est sans doute le premier (bien que ce genre d'affirmation soit toujours difficile à vérifier) à avoir glissé dans ses bandes des références à la musique.

Gotlib : « C'est probablement dans la *Rubrique-à-Brac* que cela semble plus significatif. Il y en a eu sûrement aussi dans *Gai-Luron*, parce que la musique fait partie de ma vie, comme on dit, et j'en écoute beaucoup en travaillant. Etant donné que j'écris mes textes et mes ballons pratiquement en dessinant, (je n'écris jamais rien d'avance sur un papier), c'est là que j'invente, et automatiquement, ça va, ça vient, ça circule, et comme j'ai la musique en moi, le moindre prétexte à une allusion musicale me sert. » « Les références de début, je ne m'en souviens plus tellement. Dans la *Rubrique-à-Brac*, il y avait Brassens parce qu'il représente quelque chose pour moi, les Beatles sur lesquels j'ai fait deux pages. J'étais énervé,

parce que c'était l'époque où on commençait à les descendre en flammes parce qu'ils étaient à leur apogée. Il y eu aussi Beethoven et la Symphonie Pastorale, et des chansons (Ah vous dirais-je Maman...). Tout ce qui est musique, que ce soit Pop, Rock, Classique, tout ce que j'aime, je l'inclusais sans préméditations. »

Plus présent dans l'esprit est le souvenir d'Hamster Jovial, le chef scout qui fit pen-

dant deux ans environ une intrusion mensuelle dans les pages de Rock'n'Folk, et dont le seul nom était déjà tout un programme. Avec cette série, Gotlib va percer un certain nombre d'abcès qui avaient mûri durant la longue période « Pilote ». Rock'n'Folk est en 1972 un journal adulte ou peut prendre place une B.D. adulte : plus de tabous, plus de retenue, la Rubrique-à-Brac est déjà loin, et avec Hamster Jovial, Gotlib nous laissera quelques-unes de ses pages les plus décapantes.

Gotlib : « Kœchlin m'avait demandé de faire une page dans Rock'n'Folk tous les mois. C'est une revue spécialisée et j'étais ennuyé parce que je ne suis pas un spécialiste de la musique. J'ai d'ailleurs des goûts éclectiques qui font parfois naître un sourire méprisant sur les lèvres des spécialistes. Si maintenant je dis que j'aime Supertramp, on va dire pfoou !... »

F. Plassat : De toute façon, il est toujours de « bon ton » de ne plus aimer les choses quand elles deviennent trop grand public. C'est ridicule et détestable.

Gotlib : « Oui, c'est ça. Etant donné que je ne suis pas dans le trip, je découvre toujours les choses avec cinquante mètres de retard, au petit bonheur... Alors je me trouvais devant ce problème, n'étant pas spécialiste, d'avoir à fournir une page de B.D. dans une revue pour initiés. Le mieux que j'avais à faire était de prendre mon propre cas. Hamster Jovial agit un peu comme moi. Il n'y connaît pas « grand chose », sauf que, à l'inverse de moi, il essaye tout le temps



Hamster Jovial © éditions AUDIE

d'être dans le coup pour donner l'exemple à ses louvetaux. Au départ, ça ne traitait que de musique, et petit à petit, comme ça se faisait parallèlement à l'Echo des Savanes des débuts, sont venus un mois sur deux d'autres



sujets. J'ai fait ça pendant deux ans, et il est à noter aussi que j'ai fait dans Rock'n'Folk six pages sur le Grand Magic Circus. » Hamster Jovial a quitté la scène, mais la complicité de Gotlib et de la musique ne s'arrêtera pas là : quelques couvertures pour Rock'n'Folk dans un style 100 % français ou le béret, les charantaisés, la baguette et le litre de rouge étaient au rendez-vous. Même Pervers Pépère, son dernier « héros » en date, a posé dans un décor « rock » qui n'est ni plus ni moins que celui de Sergeant Pepper, revu et corrigé façon Gotlib, avec en toile de fond sa mythologie personnelle (qui va de Zappa à Brassens, en passant par Woody Allen et les Beatles). Et dans un coin, une petite annotation spécifie : « *C'est peut-être un peu facile, mais je pouvais quand même pas laisser passer ça.* »

De Sgt. Pepper à Pervers Pépère, phonétiquement, il n'y avait en effet qu'un pas.



SOLE

Jean Solé qui s'est tout d'abord fait connaître avec ses « Animaleries » (où il associait des formes d'objets à des animaux), a certainement été un des dessinateurs les plus prolifiques en matière d'illustration rock et musicale.

En écoutant des images

Tout commence avec quelques pages en noir et blanc publiées dans Pilote où il fit une rétrospective graphique de ses amourettes musicales, des Beatles à Zappa en passant par Dylan et Janis Joplin, le tout agrémenté de petits textes.

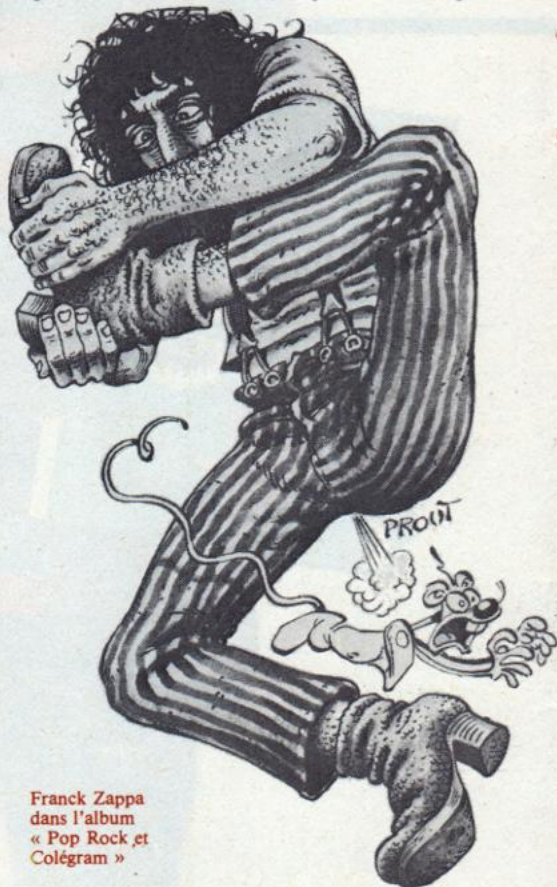
Jean Solé : « *A la suite de cette histoire, j'ai reçu beaucoup de courrier très favorable. Aussi quand Lesueur (un autre fou de pop music) est arrivé à Pilote, on envisagea de faire, en collaboration, une rubrique musicale régulière. Notre rubrique avait un rôle d'introduction : il s'agissait pour nous*

d'encourager, d'inciter les gens à écouter les disques qui en valent la peine. Nous ne pouvions donc qu'effleurer le sujet, faute de quoi nous tombions dans le genre de rubrique pour spécialistes. On essaye de retraduire au niveau de l'image les émotions, les sensations que provoquent en nous telle ou telle sorte de musique. On essaye également de faire comprendre quel est au niveau d'un groupe, l'esprit qui préside à telle ou telle création. Là encore, c'est le domaine de l'analogie, nous tentons de traduire des sons par des images. » (1)

De cette série colorée et très léchée, dans un style pop où Solé a donné le meilleur de lui-même restent de nombreuses très belles pages dont nous verrons peut-être un jour paraître un recueil. Mais le tout reste peut-être un peu sage et timide. Après la disparition de ces pages dans Pilote il y a plusieurs années, Solé récidivera très vite. En effet, le

goût des pastiches rock ne l'a pas quitté et c'est en compagnie du journaliste et écrivain Alain Dister et de Gotlib qu'il entamera une série au goût plus relevé dans Fluide Glacial en 75. Et pour donner le ton, c'est à la chanson « Stink Foot » de Frank Zappa qu'il s'attaquera sous le titre imagé de « Panard'Schlingage », dans un style, comme on dit, bien senti ! D'autres sujets seront à leur tour victimes de la plume de Solé (les femmes dans les chansons des Beatles, Tommy, Genesis, Patti Smith, Pink Floyd, le Punk, le Disco, Roxy Music, Magma et d'autres encore). Le tout est paru il y a un peu plus d'un an dans un album nommé **Pop and Rock and Colégram**. Bien entendu, et comme le dit le proverbe « Qui aime bien châtie bien », tourner la rock musique en dérision, c'est lui rendre hommage.

Jean Solé : « *Bien sûr, si on fait ça, c'est qu'on aime. D'ailleurs, il y a un truc qui*



Franck Zappa dans l'album « Pop Rock et Colégram »



Illustration de Solé pour l'affiche du Beatles Show

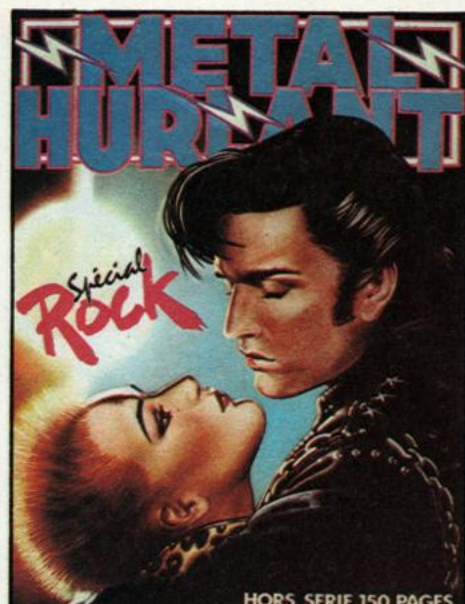
revient tout le temps, c'est : « *Nous, on a l'air de déconner ou de s'en moquer, mais en fait, on adore ça* », et ça revient à la fin de chaque truc. Et puis c'est vrai, c'est une chose qui n'avait pas été faite, même dans les canards anglais, tu as peu d'humour sous cette forme. Mais ça ne sera jamais traduit en anglais, car c'est déjà traduit de l'anglais, alors la drôlerie vient de la traduction française car il y plein de références : au Parisien Libéré, aux allemands, à Guy Lux, à Brassens... » (2)

Enfin, Solé et Rock, ça ne se finit pas là. Nombre d'affiches, d'illustrations diverses et de couvertures de magazines l'ont confirmé peut-être un peu malgré lui, comme le spécialiste de ce domaine. C'est ainsi qu'il nous a gratifiés d'une très belle couverture sur Dylan pour Rock'n'Folk, d'une part sur Zappa pour le bouquin d'Alain Dister, d'une affiche pour le Beatles Show représentant les Fab Four en culottes courtes, et deux dessins sur des textes des Rolling Stones chez Jacques Glénat. Il a en outre réalisé plu-

sieurs pochettes de disques pour Marcel Dadi, Hendrix, Clearlight et même Guy Béart. Beaucoup de tous les dessins énumérés dans ce chapitre se retrouveront bientôt dans une série de deux ou trois tomes, rétrospective généreusement illustrée de la carrière colorée de notre homme. D'autres dessins viendront compléter cette liste déjà longue pour le plaisir des « Soléphiles ». Et il serait question d'y pasticher du reggae. (3) Alors : Aux pinceaux, etc.

- (1) : *Propos recueillis par Michèle Robbes pour le magazine Imagine*
- (2) : *Propos recueillis par Patrick Leleux pour le magazine Rock Hebdo.*
- (3) : *La série « Pop, Rock et Colégram » devrait se poursuivre bientôt dans les pages de Fluide Glacial.*

Couverture de Solé
pour le magazine Rock & Folk



HUMANOS

Aujourd'hui, ce sont incontestablement les **Humanoïdes Associés** qui se sont emparés du rock, aussi bien dans la forme que dans l'esprit. Dans la forme avec l'aspect général de la revue **Métal Hurlant** à laquelle la conception graphique d'Etienne Robial a donné un caractère que l'on ne retrouve nulle part ailleurs : traits noirs et gras, grosses trames, titres lourds : tout ça, c'est déjà du « rock ».

Quant à l'esprit, plusieurs noms figurent à l'affiche **Humanos** et nous en donnent, avec ou sans humour, une idée très précise. Loustal, qui dessine depuis deux ou trois ans dans **Rock'n'Folk**, a sûrement un des styles les plus originaux de l'écurie **Métal**, et on ne tardera sans doute pas à mieux reconnaître son talent. Caro (ou l'art de travailler les trames **Letraset**) taille à coups de serpe des gueules rock assez effrayantes. Denis Sire et Serge Clerc enfin, font un travail plus qu'honora-

poste. Dans son dernier album (Ricky Banlieue), Lucien, Tutti Frutti et Suzette Flippo (!) sont les héros d'histoires toutes plus rebondissantes les unes que les autres où rugissent les mobylettes et claquent les crans d'arrêt. A noter également, les albums de Voss (Heilman) et Macedo (Psychorock), tous deux résolument rock, mais dont la prétention, le style et la lourdeur des thèmes évoqués, rendent la lecture particulièrement ennuyeuse. Toutefois, ce travail méritant par certains côtés ne manquera pas de toucher une clientèle de lecteurs assez jeunes. « Il en faut pour tous les goûts, n'est-ce pas ! » Et la palette que nous offrent les **Humanos** semble suffisamment large pour que chacun y trouve son bonheur. Tous ces auteurs « rocks » jusqu'au bout des pinceaux, vous pouvez les retrouver ensemble dans les deux numéros hors série/spécial

rock de la revue **Métal Hurlant**, en compagnie des inévitables Druillet et Mœbius venus pour l'occasion relever le goût de la sauce. Ces numéros sont ponctués de chroniques musicales et présentés sous des couvertures rétros à souhait.



Mœbius © Humanoïdes Associés

BAZOOKA

Inutile de les chercher, ils sont partout. Les membres du groupe **Bazooka** ont envahi en trois ans tous les supports graphiques possibles, des quotidiens aux affiches, des bouquins aux pochettes de disques, en passant même par le petit écran. Ils ont bousculé sur leur passage toutes nos belles valeurs esthétiques. L'influence jouant, leur style aujourd'hui récupéré de tous côtés, est omniprésent, et force est de constater que leur action a pris l'ampleur d'un phénomène dépassant très largement les limites de la bande dessinée traditionnelle.

La petite histoire :

Les cinq membres du groupe se rencontrent en 1974 aux Beaux-Arts. Ils s'appellent (ou sont surnommés) Olivia Clavel, Loulou et Kiki Picasso, Bernard Vidal et Lulu. Ils aiment les comix américains et les productions du style Tante Leny. Ils réalisent alors un petit journal imprimé par eux qu'ils appellent « Bazooka ». Sortis des Beaux-Arts, ils continuent à publier sous des titres divers (« Bien dégagé sur les oreilles », « Activité Sexuelle Normale », « Bulletin

Périodique ») des revues assez marginales. Mais déjà, l'évidence est là : il y a un style **Bazooka** qui échappe à toutes nos données esthétiques, voire même morales, style difficilement descriptible, mais dont on peut extraire un certain nombre de constantes. Amalgame insensé d'images (dessins ou photos), de textes découpés en bandes, de formes géométriques et techniques et de collages en tous genres, tout cela n'a vraiment plus rien à voir avec la B.D. traditionnelle (ses découpages et ses bulles), à laquelle seule Olivia Clavel restera attachée. Etienne Robial qui dans les premiers réalisera l'intérêt du travail du groupe, édite leur premier album (I) où l'acteur Azerthiope écrit en guise de préface : « A l'instar du cinéma et du théâtre, la B.D. est encore à la traine de la littérature, du texte et du dialogue. Exception pour **Bazooka** qui n'est à la traine de personne, mais qui va bientôt trainer les minables pompeurs de la B.D. » L'album en question, mieux diffusé que leurs productions précédentes, crée déjà la surprise. Mais c'est en collaborant à **Libération** qu'ils commenceront vraiment à faire parler d'eux par



Caro © Humanoïdes Associés

ble, mais où l'on reste toujours un peu sur sa faim. Cependant celui qui mène la danse et de loin, c'est Franck Margerin. Invariablement, et depuis quatre ou cinq ans, la banlieue est son univers favori et les loubards sont ses héros/victimes préférés. Il leur dessine des « bananes » assez incroyables, avec de la gomina comme on en fait plus. Il ne semble pourtant pas être un virtuose du pinceau et manie un humour sans prétentions, mais tout cela passe comme une lettre à la



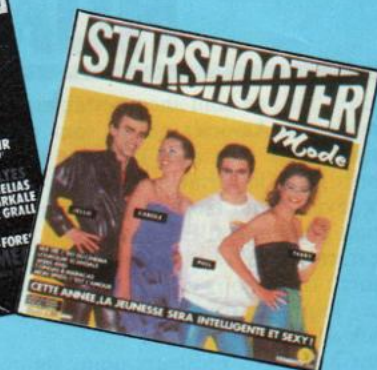
ETIENNE ROBIAL

« La couverture cette fois-ci est d'Etienne Robial... Etienne, c'est 50 % au moins de l'aspect visuel de Métal. Les titres lourds et les bandes noires qui traversent les textes : c'est lui. Le fait qu'on ne ressemble pas aux autres journaux de bande dessinée, le fait qu'on ait l'air d'un « vrai magazine » : c'est lui. »

Avec ces quelques lignes extraites de l'éditorial de Jean-Pierre Dionnet dans le numéro 7 de Métal Hurlant, le voile est levé sur le « visuel » tout à fait particulier dont Etienne Robial est à l'origine dans cette revue.

Cette touche, on la retrouve aussi, mais d'une autre façon dans le journal mensuel de bandes dessinées **A Suivre** à l'élaboration duquel il a participé, et surtout dans toutes les parutions Futuropolis dont il est l'éditeur. Et c'est d'ailleurs là qu'on retrouve le plus bel ouvrage de Bazooka, dans la collection 30/40 (30 x 40 étant les dimensions des albums de cette série).

Enfin, chaque fois que vous tomberez sur un disque, une revue ou un bouquin concernant rock ou B.D. à la couverture sortant un peu de l'ordinaire, avec beaucoup de noirs, de jaunes et de rouges pétants, de larges bandes et de grosses trames, cherchez si dans un coin vous ne trouvez pas la signature discrète mais si efficace d'Etienne Robial, qui, s'il n'est pas vraiment un fervent du rock, a déjà beaucoup fait pour lui donner une « gueule » dans ses différents aspects écrits et journalistiques.



• (*A Suivre*), un ouvrage de la collection Speed 17, le dernier Starshooter, Métal Hurlant, quatre maquettes signées Robial.

leurs incessantes provocations préméditées. Le terme de « dictature graphique » qui guide leur démarche fera bondir plus d'un vieux baba. Quant aux images souvent morbides, à sujets médicaux (prothèses, maladies) que cultive en particulier Kiki Picasso, elles dérangent franchement. A Francis Lambert venu l'interroger pour le mensuel **A Suivre**, il déclarait : « Quand je vois une petite fille couverte d'eczéma, je trouve ça vraiment beau ».

Désormais les opinions du public se font plus tranchées : on aime ou on déteste mais on reste rarement indifférent.

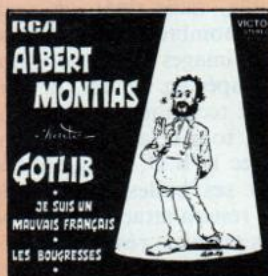
F. Plassat : Votre travail a-t-il souvent provoqué des réactions violentes ?

Kiki Picasso : Oui, il y a carrément des gens qui nous ont sauté dessus pour nous casser la gueule. Nous avons dit des choses qui

Albert Montias chante Gotlib

ÇA, ce n'est pas du rock, c'est du délire. Albert Montias (le beau-frère du producteur de ce 45 T) chante en effet, sur une musique de C. Perraudin, des paroles de Marcel Gotlib. Paru en 1970, ce petit disque généreusement illustré à l'intérieur de la pochette, propose deux titres : le premier (« Je suis un mauvais français ») était à l'origine dédié à Michel Sardou, interprète à l'époque de la mémorable chanson « J'habite en France ». L'autre est une satire de « La faucille à Janeton », revue et corrigée façon M.L.F. Cette audacieuse production qui s'est superbement « ramassée », comme on dit dans le métier, constitue aujourd'hui une pièce de choix que, vous en conviendrez, nous ne pouvions pas ignorer dans ce dossier.

Ci-dessous, les paroles de « Je suis un mauvais français ».



Je suis né dans l'Dauphiné
J'ai grandi en Normandie
Ecolier dans l'Pas-de-Calais
Adolescent dans l'Berry
Enfant de cœur en Gascogne
Jeune apprenti dans la Brie
Dépuclé en Bourgogne
Et conscrit en Picardie, mais...

Je suis un mauvais français
Sur la tête j'ai pas d'béret
J'ai pas de pantoufles aux pieds
C'est pas d'pot je suis raté.

Je déteste le bifteck-frites
Ça me donne la sinusite
Dès que j'mange une bouillabaisse
Je sens ma tension qui baisse
Tous les bons vins du terroir
Quand j'en bois m'foutent le cafard
Et vous savez la dernière ?
J'ai horreur du camembert !

Je suis un mauvais français
Un gastronome au rabais
Pour la bouffe je suis zéro
Mea culpa Gault et Millau

Les gens de mon beau pays
Sont tous pétillants d'esprit
Y'en a qu'un qui fait défaut
C'est encor moi, manque de pot
Ma conversation est fade
J'ai pas l'chic pour la boutade
S'il m'arrive d'être spirituel
C'est vraiment accidentel.

Je suis un mauvais français
Un homm'd'esprit au rabais
Un Paul Guth de fin d'saison
Un Jean Amadou en carton.

En amour c'est la même chose
Je n'suis pas le virtuose
Qu'espèrent trouver les mignonnes
Chez un gars de l'Hexagone
Quand j'connais une belle enfant
Au départ c'est pas brillant
En chemin pas formidable
Et à l'arrivée minable.

Je suis un mauvais français
Un amoureux au rabais
Un Belmondo d'occasion
Un erzats d'Alain Delon.

Mes décorations brillent pas
Y'a d'la merde sur mon drapeau
Chaque fois que je marche au pas
Je m'emmêle les pinceaux
A la minute de silence
J'attrape un fou-rire affreux
N'y voyez aucune offense
J'y peux rien, je suis nerveux.

Je suis un mauvais français
Un patriote au rabais
Un mauvais p'tit gars d'chez nous
Hou les cornes ! Hou ! Hou ! Hou !



Superdupont, célèbre héros de Lob et Gotlib, tour à tour dessiné par Gotlib, Alexis et aujourd'hui Solé, a inspiré un personnage qui apparaît dans le spectacle du groupe Odeurs.

n'allaient pas. Pierre Goldman a vraiment fait un tribunal populaire contre Loulou et moi et on a été exécutés sur place par lui et ses acolytes. On a eu des démêlés avec la ligue communiste et « Rouge » qui ont stoppé en plein milieu l'impression d'un de nos journaux en disant — écoutez vraiment, c'est de la presse fasciste... Pour les mêmes dessins reprochés par « Rouge », on a eu des procès par l'Etat. Neuf procès en ce qui me concerne pour outrage aux bonnes mœurs, apologie du crime, etc... »

Ils sont pendant un moment associés à la mode punk à laquelle ils offrent tout un habillage graphique pour ses diverses productions. Vidés de Libération, ils continuent à travailler et à s'investir dans tous les domaines de la presse et de l'édition. Leurs images aux couleurs crues et acides s'étalent dans la quasi totalité des revues de B.D., en couverture du Point ou de l'Express, jusque dans les pages du gentil Okapi, pour les tous petits. Les couvertures de livres et de disques, les affiches n'échappent pas au courant.

Mais depuis, l'étroite collaboration des membres du groupe s'est éteinte avec le succès, et de Bazooka il ne reste plus aujourd'hui qu'une signature autour de laquelle ils se réunissent parfois pour les besoins d'une commande importante. Ils continuent à produire chacun de leur côté, et il semble que Kiki Picasso soit celui qui a le mieux tiré son épingle du jeu. Olivia Clavel réalise toujours des bandes dessinées dans un style pour le moins torturé.

Et le rock dans tout ça ?

Le rock, ils n'en ont jamais fait une spécialité, loin de là, mais son image leur est souvent associée.



(1) : Bazooka Productions, chez Futuropolis collection 30 x 40

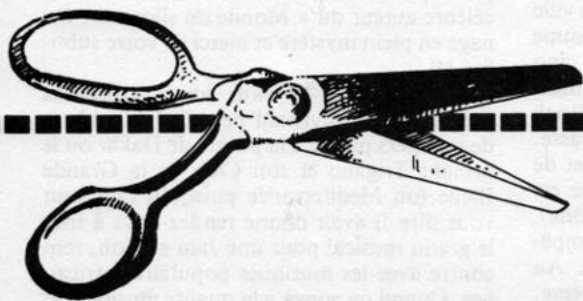
Ils ont intégralement réalisé un numéro spécial de la revue **Okapi** sur les Beatles, et ont parsemé nombre de publications d'illustrations représentant des stars rock allant de Johnny Rotten à Bob Dylan. Mais surtout, le générique de l'émission Chorus leur est dû. Ces quelques minutes d'animation où s'enchevêtrent images et sons à un rythme très saccadé ont dû surprendre plus d'un respectable téléspectateur, l'émission Chorus ayant longtemps été diffusée après la retransmission dominicale de la messe. Quel choc mes aïeux !

Enfin, beaucoup de musiciens ont fait appel à leurs services pour composer les pochettes de leurs disques. Tout récemment, Olivia Clavel vient de réaliser la pochette du récent album de Sapho, et Kiki Picasso doit faire celle du prochain Starshooter.



Dix ans ont défilé à toute vitesse sous nos yeux, et force est de reconnaître que le coup de foudre n'a pas eu lieu entre le rock et la bande dessinée, et que leurs rapports n'ont pas engendré de purs chefs d'œuvre. Mais, au bout du compte, ces flirts continuels ont peut-être beaucoup plus de charme qu'un grand amour. Et tous ces enfants illégitimes qui courent partout, ont suffisamment bonne mine pour que l'on ne s'inquiète pas de leur santé. Et puis sans blague, vous vous imaginez, vous, un jour, le rock en smoking et nœud papillon et la B.D. en robe blanche et voilette, devant Monsieur le Curé ?

François Plassat



BULLETIN D'ABONNEMENT

ROCK EN STOCK

1, rue Royale 78000 Versailles

100 F

120 F

1 abonnement 1 AN (12 numéros) : France 60 F Etranger 70 F

OFFRE SPECIALE

Nom : _____

Prénom : _____

Rue : _____

Ville : _____

Code Postal : [] [] [] [] [] []

(Aucun envoi contre remboursement)

«TELEX»

PAR JEAN-JACQUES JELOT-BLANC

Jean-Jacques Jelot-Blanc, cinéaste, écrivain et homme de radio, anime, outre ce TELEX mensuel, un TELEX hebdomadaire que vous pouvez écouter chaque mercredi à 18 h, sur les antennes de Sud Radio.



Plastic Bertrand est venu à mon émission et naturellement, nous avons parlé de Rock'n'Roll. Je te raconte pas...

Après cette folle épopée sur les ondes, installé confortablement dans mon Rock(ing)-chair, je vais donc vous distiller mon mensuel TELEX et quelques impressions bas-rock sur ces semaines écoulées. Ce numéro de Rock en Stock étant un spécial Rock, je me suis empressé de mettre l'accent sur le rock ce mois-ci dans TELEX. C'est ce qu'ont fait mes confrères du brillant « Nouvel Observateur » puisqu'ils commentent et affichent en couverture « L'Explosion du Rock » (numéro 790 du 31 décembre 1979). Des riffs venus du Sud-Ouest avec **Jezebel Rock**, un souffle puissant qui ressemble étrangement à Cliff Richard et ses célèbres Shadows. « Teenage Queen », titre composé par le groupe (formé par Jean-Jacques Moncet, Gérard Moncet et Denis Rebillard) est couplé sur le 45 tours (diffusion Big Beat records 193, rue St-Honoré 75001 Paris) avec un célèbre standard. J'ai eu au téléphone ce trio qui, défiant la mode, l'a du même coup précédée vu la folie Rock'n'Roll qui semble déferler ces mois-ci sur les médias. Ils en sont ravis et même un peu étonnés : « Nous avons écouté *Apache* des Shadows puis *Buddy Holly* et à partir de ce jour-là, nous avons été obsédés par le Rock-habilly et le charme de ces voix éraillées et un peu obsédantes. Nous avons enregistré un premier 45 tours avec le classique *Peggy Sue* où en face B était déjà gravée une de nos compositions : *Can't you feel it babe*. Notre prochain 25 cm groupera quelques célèbres titres comme *Miss Caroline* ou l'instrumental *Mary go round* ». J'ai écouté cet album et surtout le second microsillon où les échos de Hank Marvin, les soli de Brian Bennett et les arpeges de Farrah-Rostill ne sont pas loin. C'est du bon, c'est du pur, c'est du vrai Rock'n'Roll digéré à la moulinette des galères (soixante concerts en 76), récompensés néanmoins par un passage en première partie de Jerry Lee Lewis le 23 février dernier à Lyon.

Le sieur **Jerry Lee Lewis** justement en super forme lors d'un de ses récents concerts américains où il fit, dit-on, quelques misères au piano qui lui avait été confié. La salle s'est quelque peu vidée de ses spectateurs qui ont fait au dehors le coup de poing habituel. Quelques passants, âgés, d'après les témoins, semblent avoir été molestés. Il n'y a pas qu'à Toulouse « *que les mémés aiment la castagne* ».

A quelques centaines de kilomètres de la ville précitée, St-Etienne nous offre un groupe rock pas comme les autres. **Factory**, cinq garçons de banlieue peu avertis de leur musique nous ont livré un album fait d'un Rock très punkisant mais d'une très grande classe. C'est un Rock pur qui part des tripes et de plus, décentralisation oblige, le groupe est managé par un petit gars de Givors (Rhône). Le titre de l'album **Cache ta joie** ne m'empêche pas de ne pas cacher la mienne. Au milieu du désert musical du rock-système, Factory est un îlot bien salubre.

Ohé les copains, c'est **Eddy « Schmol » Mitchell** qui signe la musique (la première) du film de Pascal Vidal produit par un ex-comédien qui a du Lelouch dans l'aile, Jacques Portet. L'ex-petit gars des Chaussettes Noires s'est souvenu de ses vingt piges en entrevoyant sur l'écran Jean-Luc Autret et Patrick Laurent se « ballader » comme on se ballade dans la vie. **Fifty-fifty**, c'est de la Dynamite sur pellicule...

Si je vous disais que Muddy Waters, les Animals, les Beatles et les Stones ont enregistré un album commun, vous ne me croiriez pas et pourtant, c'est chose faite avec le premier Lp de **Lew Lewis**, transfuge du bon Docteur Feelgood. Le son y est sale (en anglais Dirty), mais plutôt « Dirty dirty feeling » car Lew Lewis a bien fait de graver du Rock hargneux — harmonica en tête — me remémorant le jour où j'ai entendu un certain « Moody blues » me jouer « Bye bye bird » sur la scène du moulin de la Galette alors Temple du Rock. Lew Lewis Reformer, un

album à garder dans vos discothèques et dans vos mémoires (référence Barclay 242). Un conseil, mettez du cuir et exhibez la rouflaquette à la tempe, empruntez l'auto d'un copain et filez sur le boulevard du Sébastien pour la séance de minuit ; pour deux billets de 10 francs, vous aurez droit à l'avant première d'un des films américains sur le rock et la violence la plus virulente de ces vingt dernières années. A côté, « sur les quais », le chef d'œuvre de Laslot Benedeck avec Marlon Brando fait office d'une aimable bluette pour lectrice midinette. **Warriors** (Les Guerriers) mérite absolument le déplacement ne serait-ce que pour le phénomène et le rapport Rock-Violence que le film peut laisser croire.

Devant le phénomène irréversible provoqué par le film, la censure américaine a même interdit le film dans certains états et notre bon samaritain de service, le ministre Lecat, gardien de nos « libertés », ne s'est pas outre mesure engagé dans la difficile voie du « oui » nécessaire à l'exploitation du film en France. C'est donc la raison pour laquelle le film passe de la manière la plus discrète qui soit dans une modeste salle parisienne qui en a pris le risque. Ah ! j'oubliais, puisque nous parlons de Rock'n'Roll dans ce TELEX, la salle — comprenez que je montre la plus extrême prudence — porte un nom de danse célèbre dans les années 30, une danse dont s'est d'ailleurs inspiré la salsa. C'est aussi pour les vaillants érudits le nom porté par le célèbre bateau du non moins célèbre auteur du « Monde du silence ». On nage en plein mystère et merci de votre subtilité !!!

Jazz-Rock sur l'eau aux Almadies (Sénégal) : un ravissant petit îlot de sable et de palmiers planté à la pointe de Dakar où le brillant Trigano et son Club de la Grande Bleue (ou Méditerranée puisqu'il faut tout vous dire !) avait donné rendez-vous à tout le gratin musical pour une Jam-session, rencontre avec les musiques populaires africaines. Quand on songe à la qualité musicale de ces quelques journées passées au bord de l'Atlantique, on en est à se demander pourquoi Patrice Lecomte et sa joyeuse équipe des « Bronzés » ne ferait-il pas une troisième mouture de leurs aventures cinématographiques avec pour toile de fond cette sympathique initiative. « Rock around the Club » ou « Les bronzés font du jazz » fera néanmoins l'objet d'un film-reportage où il nous sera donné d'apprécier l'intégralité du programme de ces quatre mois de fête populaire. En voici un aperçu quant au futur générique : Stan Getz, Dizzie Gillespie, Buddy Rich, Kenny Clark, Jimmy Owens et de nombreux groupes folkloriques. Si cinq heures d'avion, un séjour d'une semaine en musique et jeux de plages vous tentent, n'hésitez pas, contactez le service « Forum » du Club. De plus, ces derniers, grâce au concours des organisateurs Bernard Pollak et Daniel Maizeret vont offrir à mes lecteurs deux places pour ce voyage de rêve. Alors, rendez-vous au prochain numéro pour l'éternel concours et... préparez vos bagages.